

Machek, Václav

## Quelques autres couples de mots balto-slaves

In: Machek, Václav. *Recherches dans le domaine du lexique Balto-Slave*. Brno: Filosofická fakulta s podporou Ministerstva školství a národní osvěty, 1934, pp. [47]-88

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/118813>

Access Date: 29. 11. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

### CHAPITRE III.

#### Quelques autres couples de mots balto-slaves.

Lituanien *rýtas* ~ slave *rano*.

Il existe, en baltique et en slave, un couple fort intéressant qui désigne l'idée de ,matin'. Nous le trouvons chez Trautmann, Bsl. Wb. 246. Il s'agit d'une part du lituanien *rýtas* et du lette *rīts*, du slave *rano* de l'autre. On peut donner raison à M. Trautmann qui prétend que *rýtas* et *rīts* ont leur origine dans un neutre primaire. Cette affirmation s'accorderait avec le slave *rano* qui est lui-même un neutre substantivisé dérivé de l'adjectif *ranъ* ,matinal'. Ensuite M. Trautmann affirme qu'à l'origine les deux mots étaient probablement des participes. Les deux mots ont encore ceci de commun qu'ils peuvent être employés avec le sens de ,demain', en slave toutefois dans le sens plus limité de ,demain matin'.

Nous trouvons chez Brugmann l'indication qu'il y a dans le slave *ranъ* un participe<sup>1</sup>. M. Trautmann a étendu cette explication aux expressions baltiques. Cette idée est tout à fait juste. Comme racine, il faudrait alors supposer une base avec une diphtongue longue, tel que M. Trautmann l'a fait avec raison. Seulement il importe de trouver cette racine ailleurs encore et de découvrir ainsi le sens primitif des deux expressions. M. Trautmann ne cite pas de mots parents.

Il est vrai qu'on a déjà essayé de trouver d'autres explications. Pour le slave *rano* nous les trouvons énumérées dans le dictionnaire de Preobraženskij. Je ne les citerai que sommairement. M. Lidén<sup>2</sup> et d'autres y ont rattaché le grec ὄρθρος, aurore,

<sup>1</sup> Grundriß II<sup>2</sup> 1, 259.

<sup>2</sup> Ein baltisch-slavisches Anlautgesetz 21 sq.

matin'; il 'fait par conséquent dériver le slave *rano* de *urōdh-no* (indo-européen *uredh-*, croître': sanscrit *vārdhatē*, 'il cultive', vieux-slave *rastq* etc.). Pour le baltique *rjtas* — *rjts* on cite le lette *rietu rietēt*, 'éclore, poindre (en parlant du jour), jaillir', *riete*, 'lait maternel' v.-h.-all. *rīsan*, 'se lever', slave *rinqti* etc.<sup>1</sup>. Mais ces tentatives d'explication ne persuadent nullement le lecteur.

Il faut maintenir le couple *rjtas* — *rano*; il représente vraiment des formes de participes balto-slaves. Pour les comprendre, il faut examiner certains rapports sémantiques sur d'autres exemples.

Voyons d'abord la racine bien connue *bheudh-*. Les formes dérivées du degré zéro signifient régulièrement 'veiller': sanscrit *būdhjatē*, 'il veille', lituanien *bundū budėti*, 'veiller', vieux-slave *бѣдѣ бѣдѣти* id. Seulement, partant de ce sens fondamental, certaines langues développent d'autres significations: 'avoir la conscience lucide, reconnaître, sentir, savoir'; le même phénomène se produit pour les formes dérivées du degré *bheudh-*. C'est ainsi que le sanscrit *būdhjatē* a aussi le sens 'il sent, il reconnaît', *bōdhati* ne signifie pas uniquement 'il s'éveille', mais encore 'il observe, il sent', le participe *buddhāh* est 'éveillé, réveillé, éveillé d'esprit, raisonnable, éclairé'. On constate la même chose pour le grec *πυθνομαι* et *πυθνομαι*, 'j'observe, j'apprends'; pour le vieux-slave *bljudq* *bljusti*, 'observer, sentir, surveiller'. Dans l'avesta on a développé, pour cette racine, le sens 'flairer' (= sentiment, mais uniquement par le flair). Le vieux-tchèque *po-bdieti* par exemple est très instructif. Il ne signifie plus 'veiller', mais 'sentir, être conscient de quelque chose'. Les adjectifs basés sur cette racine présentent encore une autre nuance: le lituanien *budrūs* signifie 'vigilant', mais en slave il y a vieux-slave *бѣдръ*, *πρόθυμος*, 'disposé, prêt à quelque chose', le russe *bōdryj* veut dire 'actif, frais, fort' de même le serbe *bādar*. Walde-Pokorny signale une évolution analogue pour l'allemand *wacker*: *wecken*, *wachen*. Ce qui importe, c'est que l'état d'être éveillé (l'état de veille), plus exactement l'état de veille après être sorti du sommeil est mis en rapport direct avec le sentiment, la perception, l'observation etc., avec l'idée secondaire de mobilité, de compréhension, d'intelligence etc.

<sup>1</sup> V. maintenant Walde-Pokorny I 141, Mühlenbach-Endzelin 3, 541.

Pour la racine *bheudh-* cette évolution sémantique est connue depuis longtemps, si bien qu'il est inutile d'entrer dans les détails. Pourtant nous citerons encore quelques autres exemples pour montrer qu'une évolution sémantique de ce genre n'est pas un simple hasard, mais qu'elle représentait, dans la conscience des sujets parlants, pour ainsi dire deux aspects, deux nuances de la même unité sémantique générale.

La racine *gerē-*<sup>1</sup> représente un deuxième cas de ce genre: le sanscrit *ḡaratē* veut dire ,il s'éveille, il bouge', *ḡagarti* ,il veille', mais les formes d'adjectifs ont encore d'autres significations: *ḡāgrva-* ,alerte', *ḡāgrvi-* — ,vigilant', *ḡāgarhaka-* id. (dans le composé: s'occupant de quelque chose').

Dans mes «*Studie*»<sup>2</sup> j'ai cité un autre exemple de ce genre. En slave, nous trouvons les verbes *otjstnōti sę* et *otjutiti sę* ,s'éveiller' (russe *očnútsja* ,s'éveiller, prendre conscience', *pročnútsja* ,se réveiller', pol. *ocknąć się*, tch. *procitnouti* id.). A côté du sens original ,s'éveiller', on trouve également le sens ,prendre conscience, sentir' et autres (par une fausse décomposition, l'o- initial tombe souvent): vieux-slave *oštutiti γυνώσκειν*, russe *očúniťsja*, *očúnáťsja*, *očutiťsja* ,se montrer, apparaître'; en face de ces formes on trouve, sans o-: tchèque *cítiti*, haut-sorabe *cućić*, serbe *ćutiti*, slovène *ćutiti* ,sentir'. A ces verbes correspondent les formes baltes suivantes: lituanien *atjuntù atjūsti* et *atjauciù atjaūsti* ,sentir quelque chose, être sensible à une chose', lette *atjaūta* ,esprit, présence d'esprit, agileté, finesse d'esprit' etc. Le verbe fondamental s'est conservé en lituanien: *juntù jūsti*, d'après Niedermann-Senn-Brender signifie ,sentir, observer, pressentir', mais chez Širvydas nous trouvons encore le sens ,vigilare'. Bref, on constate que les expressions rendant le sens de ,veiller' peuvent aussi signifier ,sentir, observer, savoir, être au courant de qch.' etc. C'est en me plaçant sur cette base que j'ai expliqué le slave *jutro* ,matin, comme adjectif neutre substantivisé, qui serait le même mot que le lituanien *jautrùs* ,sensible, fin de sentiments, vigilant' (si nous ne tenons pas compte de la différence entre le thème en -o- et le thème en -u-) et le lette *jautrs* ,alerte, gai, frais'. Donc *jutro*

<sup>1</sup> Walde-Pokorny I 598 sq.

<sup>2</sup> p. 44 sq.; v. dans ce même livre d'autres détails sur *bheudh-*.

est le moment de la journée où, après s'être éveillé, on est alerte, frais, prompt à une activité du corps ou de l'esprit, d'une perception rapide.

Un autre groupe de ce genre est le suivant: lette *muôdu muôst* ,s'éveiller; observer, entendre, faire attention, comprendre', *muôzs* ,éveillé, alerte, vif, frais, sensible etc.', *muôstiës* ,s'éveiller', *muôdinât* ,éveiller'. Dans le lituanien *mandrùs* ,actif, conscient de sa valeur, fier, artistique' nous avons un adjectif (avec un suffixe en -r-), de même en lette *muôdrs* ,actif, fonctionnant bien', slave *môdrъ*, *φρόνιμος*, v.-h.-all. *muntar* ,plein de zèle, habile, frais, actif, vigilant'. C'est dans le même groupe qu'il faut ranger grec *μανθάνω* ,j'apprends, je comprends', sanscrit *mēdhā* ,sagesse, raison, pensée'.

Il existe encore un autre groupe qui présente une nouvelle nuance sémantique nécessaire pour l'explication du couple *rītas — rano*. C'est le groupe que nous trouvons chez Trautmann s. v. *āxi* et chez Walde-Pokorny s. v. *au-* ,percevoir, entendre'. Ici appartient avant tout le sanscrit *āvīh* ,évident, visible' («*offenbar, bemerkbar*») (*āvīr-bhū-* ,se manifester, apparaître') et, en plus, le vieux-slave *avē* (*javē*), *δηλόν, φανερόν*, *aviti* (*javiti*), *φανερῶν* (*aviti se φαίνομαι*), le slave moderne *javiti a*, en général, le sens manifester, faire connaître, faire voir'. Puis il y a la forme lituanienne (chez Daukša) pour nous très intéressante *ovyje* ,à l'état de veille'. D'autre part il est certain que le slave *umъ* et le lituanien dialectal *aumenis, omenis, ómyne* ,conscience, sentiment', *omē* ,instinct'<sup>1</sup> font partie du même groupe. Donc dans ce groupe, l'idée d',observer', de ,reconnaître, révéler' (d'une part ,se manifester', d'autre part ,manifester, révéler') est liée au sens de ,veiller, veille, vigilance'.

Nous voyons quelle est l'activité spirituelle que les anciens rattachaient à l'idée de veille ou à l'état dans lequel on se trouve après s'être éveillé. Cette activité contraste nettement avec le calme du sommeil, pendant lequel on cesse de sentir, de percevoir, d'observer, de penser. Le contraire de cet état est la vivacité de l'esprit après un bon sommeil, après s'être éveillé (au moment où

<sup>1</sup> Būga, KZ 51, 128, Fraenkel, Baltoslavica 74.

commence le jour). Dans ces mots, on accentue l'idée d'agilité du corps et de l'esprit, l'idée de facilité de pénétrer par la raison toute chose, l'idée de conception rapide. On perçoit à l'aide de son *umъ* 'raison', les choses sont visibles, compréhensibles (= *avé*), (ou en sens inverse, elles se manifestent, se révèlent à nous, entrent dans notre esprit).

Du moment qu'il est établi que par exemple le lituanien *ovyje* 'à l'état de veille' et le slave *umъ*, *aviti se* appartiennent, sans aucun doute, l'un à l'autre, nous pouvons passer à l'examen du couple *rītas* — *rano*. Je trouve leur base verbale dans le verbe lituanien *rėiškiu rėikšti* 'montrer, manifester une chose', zém. *iš-rjškšti* 'se manifester'<sup>1</sup>. Chez Daukša, il existe également des formes à -i- bref et l'adjectif *rāiškus* 'manifesté'. Quoiqu'on ait l'impression qu'il s'agit de la racine *reisk-* (ou plutôt *rėišk-*) avec apophonie régulière, rien n'empêche de décomposer cette forme en *rėi* + *-sk-* suffixal. Ce serait le deuxième verbe en *-sk-* du baltique; jusqu'à présent on ne connaissait que *ieškau* (slave *iskq*). Malheureusement nous n'en connaissons pas encore de parents sûrs d'autres langues.

Ce verbe *rėiškiu* a passé aux thèmes en *io-* de la même manière que le slave *iskq* > *iščq* (vieux-slave *istq*, russe *išču* etc.). L'alternance lituanienne (*éi/ai/i*) dans ce cas semble être nouvelle, mais ce fait n'est pas gênant, étant donné qu'en lituanien l'apophonie est toujours vivante.

Donc le baltique *rītas* et le slave *rano* peuvent en effet être des formes d'adjectifs basées sur la même racine *rėi-/rōi-*. Le degré -a- dans *rano* indique évidemment une diphtongue longue, et dans ce cas, l'intonation rude de *rėiškiu* pourrait s'accorder avec cet état de choses, de même que à dans le serbe *rāno*. Ces mots se sont formés dès l'époque où *-sko-* était un suffixe de présent seulement, c'est à dire où il ne se fondait pas encore avec la racine pour former un tout, une nouvelle «racine». Il est vrai qu'il y a encore une autre possibilité: que *rėišku* n'est pas un descendant direct du verbe duquel *rītas/ranъ* est dérivé, qu'il y avait outre le verbe en *-sko-* encore un autre verbe, plus ancien, peut-être athématique. Il est vrai que nous n'avons guère besoin de cette

<sup>1</sup> Chez Trautmann, Bsl. Wb. 242, v. aussi Scheftelowitz KZ 56, 188

préhistoire remontant à une époque très éloignée. Pour nous, il s'agissait avant tout de trouver une base verbale pour \**ritas* et *rano*.

Les correspondances slaves de la racine baltique *jud-*.

En parlant du vieux-slave *оѣминъ*, *στρατιώτης*, miles', Leskien a déclaré qu'en slave la racine \**judh-* n'est pas représentée autrement que par ce mot. Par contre Baudouin de Courtenay<sup>1</sup> a exprimé des doutes précisément sur l'explication que Leskien donne du mot *оѣминъ*<sup>2</sup>, d'autre part il cite un mot slave qui à son avis serait parent, le polonais *judzić* (*podjudzić*, *podjudzać*). Dès lors ce mot *judzić* a passé dans les dictionnaires étymologiques; pourtant je pense que c'est plutôt Malinowski<sup>3</sup> qui a raison en disant que ce mot est emprunté au lituanien, d'autant plus qu'il n'est que dialectal. Il est vrai qu'il serait nécessaire d'examiner son extension et les autres circonstances, étant donné que M. Trautmann prétend que c'est son extension géographique qui rend son emprunt invraisemblable. Quant à moi, je suis convaincu que dans ce cas il y a emprunt; le sens en fait foi: 'persuader quelqu'un à faire le mal, inciter, pousser à la révolte' s'accorde très bien avec le sens des mots lituaniens *judis* 'querelleur', *jaudà* 'séduction', *jaudinti* 'exciter la passion de quelqu'un, séduire quelqu'un etc.' Dans les deux langues ce sens est certainement secondaire, ce qui indique qu'il y a emprunt. Le sens primitif s'est conservé en slave dans d'autres formes.

En baltique, la racine *jud-* s'est développée avec le sens que nous retrouvons par exemple dans lituanien *judù judėti* 'se mouvoir en tremblant'. C'est le sens fondamental qu'il faut prendre comme point de départ lorsqu'on cherche des mots parents en slave. Je tiens à faire remarquer tout de suite que pour le lette seul *jaudēt* 'faire bouger quelque chose' doit être rapproché de cette

<sup>1</sup> Indogerm. Forschungen 21, 196 sq.

<sup>2</sup> Doutes peu fondés. Nous avons affaire à un mot indo-européen ancien qui, par son sens et sa structure, se rapproche du grec *βατήνη* 'bataille' etc.; En slave, il est isolé, c'est pourquoi il a bientôt disparu.

<sup>3</sup> Prace filologiczne \*1, 182, v. aussi Berneker I 457.

racine, et non pas les mots cités par M. Trautmann: *jaūda*, pouvoir, force physique<sup>4</sup> et *jaudāt*, pouvoir, être en état de faire une chose<sup>4</sup>.

Dans mes «*Studie . . .*» (p. 42 sq.) j'ai cherché à démontrer qu'une autre famille de mots baltiques avec *j-* initial, à savoir *juntū jūsti* et *jauciū jaūsti*, sentir etc.<sup>4</sup> a des parents slaves dans les formes *otjъnqti* et *otjutiti* (tch. *octnouti se, octtiti se* etc.) ou dans des formes où nous sommes obligés de constater une fausse décomposition de l'*o-* initial (tch. *cititi*, pol. *cucić*, haut-sorabe *cucić*, serbe *ćutiti*, slovène *ćutiti*). C'est de la même manière que nous trouvons la parenté du groupe de mots avec la racine *jud-* que nous avons cités plus haut. Il est vrai que ces mots ne se trouvent que dans deux langues, le polonais et le tchèque. C'est tout d'abord le polonais *cudsić*, passer le blé par un crible<sup>4</sup> qui correspond au v. tchèque *cūditi* (par exemple le froment), tchèque moderne *čiditi*, cribler, passer le blé par un crible<sup>4</sup> (Jungmann), en slovaque également *cūditi* (le blé) id.<sup>1</sup> Là encore — il fallait s'y attendre — il existe des verbes avec *o-*: tchèque *ocūditi* (Jungmann), slovaque *ocūditi*, criblare, vannare, excernere (frumenta), nettoyer en criblant, passer par un crible<sup>4</sup> (Bernolák); en outre il y a tchèque *vyciditi, přeciditi* (dial. *präcouditi* Kott), slovaque *ucūditi, vycūditi, präcūditi*. En plus il faut citer slovaque *cūdica*, crible<sup>4</sup>. En partant de ce sens primitif on a développé une autre sens, nettoyer<sup>4</sup> (purgare) (par exemple des vignes, un puits, une maison, des habits, un cheval) qui est aussi dans vieux-tchèque *cūdnyj* et dans polonais *cudny*, beau<sup>4</sup>.

Ce terme technique agricole est certainement ancien, et c'est à l'aide de ce terme que je chercherai à démontrer comment il faut se représenter toute cette évolution. Il y avait probablement en tchèque et en polonais le verbe *ocūditi* issu de *ot-jūditi* qui s'employait pour cette manière de nettoyage du blé par une sorte de secousse caractérisée précisément par des mouvements saccadés, tremblants. Après le battage, on procède certainement tout d'abord au nettoyage le plus sommaire: le mélange de blé, de vannures, de brins d'épis, de tiges et de mauvaise herbe se met dans un crible qui n'est pas

<sup>1</sup> Berneker I 122 range tchèque *čiditi* par erreur sub *čiditi*.



très fin ; on le secoue si bien que seuls les grains passent, tandis que les autres parties moins fines restent dans le crible. C'est pour ce genre de secousse qu'on employait probablement le mot *ot-juditi* ; il s'agit en effet d'un genre de mouvement qui a la même nuance de signification que le mouvement exprimé par *juděti* : 'tremblant' ; le préfixe *ot-* lui aussi est à sa place, parce qu'il exprime la séparation des grains. Le fait que ce nettoyage se faisait à l'aide d'un tamis, est prouvé précisément par le slovaque *čudica* 'crible'. Il est fort possible que là où la technique était plus primitive on se soit servi de différentes espèces de fourches (à trois dents), à l'aide desquelles on passe le blé, encore de nos jours, dans les Balkans<sup>1</sup>.

Il faut distinguer cette première manière de cribler le blé d'un criblage plus fin, au cours duquel on sépare les grains de la poussière et de la mauvaise herbe en les jetant contre le vent. Ce mouvement n'est ni saccadé ni tremblant, le blé est jeté d'un seul geste. Le terme ancien pour ce mouvement était probablement *vějati*, la pelle plate en bois qui servait à cette manipulation se dit *vějačka*<sup>2</sup>.

Sur le premier criblage (auquel nous attribuons le terme *ot-juditi*) nous trouvons chez Niederle l. c. la remarque suivante : «Les Germains... employaient, outre la pelle à vanner, également des cribles : pour les Slaves ce procédé n'est pas attesté pour les temps anciens. Le mot *sito* est attesté à une époque tardive, mais on peut admettre que lui aussi est plus vieux. De nos jours, le paysan slave même dans les pays les plus perdus de la Russie Blanche nettoie son blé par un tamis ou un crible.» Les mots *sito* et *rešeto* sont du slave commun et suffiraient pour prouver l'ancienneté de ce procédé. Pourtant il n'est pas possible de se baser uniquement sur ces mots ; ainsi on aboutirait à la seule conclusion vraisemblable : que cette technique provient de l'Occident, des Germains, auxquels les Slaves l'ont empruntée, et qu'ils se servaient, pour la désigner, d'un mot de leur langue, du verbe *juditi* avec le préfixe *ot-*. Cette origine étrangère du procédé expliquerait pourquoi nous ne trouvons le verbe *čuditi* que chez les Tchèques et les Polonais<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Moszyński, Kultura ludowa Słowian I. 207.

<sup>2</sup> Niederle, Život starých Slovanů III 109.

<sup>3</sup> Les Slovènes ont le verbe *čediti* 'nettoyer', l'adjectif *čeden* 'aimable', joli, intelligent, propre' (v. Berneker I 154), mais ici on est gêné par *č* qui

Un autre sens commun au tchèque et au polonais est celui de ,battre, réprimander, punir' qui peut également s'expliquer par le sens primitif ,secouer', mais qui a déjà un sens figuré assez prononcé<sup>1</sup>. C'est à ce propos qu'il faut rappeler un développement spécial de cette racine en vieux tchèque: il s'est formé un post-verbal intéressant *cúda* ,tribunal de jugement'<sup>2</sup>, dans beaucoup semblable (rime!) au mot *súd* id. Peut-être se distinguait-il à l'origine d'un tribunal ordinaire par le fait qu'on voyait en lui surtout un tribunal qui punit, qui réprimande. Mais ceci n'est qu'une simple hypothèse.

A ce propos je me permettrai de citer deux exemples empruntés à la littérature qui prouvent avec quelle facilité *cúdití* peut entrer en rapport avec le verbe signifiant ,juger', et prendre le même sens. Le second exemple est particulièrement frappant; nous y trouvons un couple rimant asyndétique, phénomène fréquent en slave. Les deux exemples sont empruntés à Hviezdoslav III. (Turčianský Sv. Martin 1928). Les villageois se tiennent devant l'église, un jour de fête, et «agitent» différentes choses.:

Hned' vážne veci prídu na pretras,  
 . . . . . Schytia riečicu  
 tu najredšiu a z ruky do ruky  
 ju zaberajúc, správy poriadky  
 i opatrenia cúdia o závod,  
 len tak sa práši; . . .  
 (III 399.)

i roztriasame veci súsedov  
 šťa kúdel zrebnú, cúdiac—súdiac, bár  
 na múdrosť našu nik sa nepýtal.  
 (III 290.)

indique la nasale *ę*, à moins que nous n'admettions que le vocalisme a été changé à cause de l'homonymie avec *cúdití* (*se*) s'étonner'. Seulement on se demande pourquoi on a choisi précisément *ę*, et d'après quoi?

<sup>1</sup> Avec ce sens on trouve en slovaque outre *cúdit* également une forme secondaire *cuzdit*, *vycuzdit* (p. ex. Hviezdoslav III 405).

<sup>2</sup> Gebauer a raison (Slovník staročeský s. v. en disant qu'il appartient à *cúdití*, contrairement à Miklosich (Etym. Wb. 315) qui le rapproche de *sgoъ*, mais v. aussi p. VIII de son Etym. Wb.

(Aussitôt, des choses sérieuses sont agitées [font le sujet de leurs discussions]; . . . ils saisissent un crible, le moins fin, et se le passant de main en main, ils agitent à qui mieux mieux des questions concernant l'administration publique et ses dispositions, tellement que la poussière s'en dégage . . .)

(Et nous agitons les affaires de nos voisins comme une étoupe enchevêtrée, les agitant, les jugeant, quoique personne ne nous ait demandé l'avis de notre sagesse.) Dans la première citation (III 399), *ciidia*, ils agitent' est égal à ,ils jugent'<sup>1</sup>!

Donc la famille de mots baltique avec la racine *jud-* a ses correspondants en slave. Dans l'un et l'autre groupe de langues, le sens fondamental est le même, si bien qu'on peut vraiment parler d'une famille de mots balto-slave<sup>2</sup>.

A propos du couple lituanien *ovyti* = slave *aviti*.

Plus haut, à la p. 50, j'ai rappelé le mot *umъ* et son rapport avec *aviti* qui démontre que cette racine contient un double sens, matériel et spirituel. Dans le présent paragraphe, je chercherai à compléter le tableau de la famille de mots *ovyti* = *aviti* par une explication du mot *otava*, 'regain'.

Dans mes «Studie», p. 45, note 48, j'ai indiqué que le mot *otava* peut faire partie du même groupe que *aviti*, mais ne saurait être rapproché de *tyti*, 'engraisser', *tukъ*, 'graisse', tel qu'on le prétend généralement. Je voudrais reprendre cette question avec plus de détails.

*Otava* désigne le regain (la recoupe, l'arrière-foin), la première coupe étant désignée par le mot *séno*; dans nos pays, le regain se fait à la fin de l'été (au mois de septembre). Nous retrouvons le même mot dans le slovène *otáviti*, 'renforcer', tchèque *zotaviti* se et polonais *zotawic się* qui signifient 'gagner de nouvelles forces,

<sup>1</sup> Il ne faut pas ranger dans ce groupe le tchèque *cuď*, 'pudeur', *cuďný*, 'pudique'. Je pense que *cuď* vient de *stud* id. Quant à la métathèse *st > c*, v. mon article dans *Listy filologické* 56, 28—30.

<sup>2</sup> Jusqu'à présent, que je sache, seul Matzenauer, *Listy filologické* 7, 25, a cherché à expliquer le mot *cuđiti*, mais cette tentative n'a pas été heureuse (ind. *sudh-*, 'purificari', irl. *cuidh*, 'purus, mundus').

améliorer son état de santé, devenir plus fort, se remettre d'une maladie ou d'une fatigue'. C'est précisément ce verbe qui a détourné le regard des grammairiens vers le verbe *tyti*.

Nous trouvons une autre explication codifiée chez Trautmann 16<sup>1</sup> qui sépare *otava* et *otaviti*. Chez Trautmann, le verbe *otaviti* figure à la page 331 à propos de *tyti*, tandis que le nom *otava* se trouve s. v. *at-*; à en juger selon l'explication qui le suit, il y voit le même préfixe sous la forme *atā-* (ou *atō-*) que dans le prussien *attolis*, le lituanien *atolas*, le lette *atāls* id. et en outre dans le lituanien oriental *atodrėgis* 'dégel', *atōsolis*, gelée après un temps humide', *atuoriečiai* 'froment d'été', *atiodiėna* 'le même jour'. Donc il coupe le mot en *ota + va*.

Qu'il existe une forme *atō-*<sup>2</sup> à côté du simple *at-*, cela semble hors de doute. En lituanien, elle est garantie d'une manière sûre, et quant au slave, je pense qu'on le retrouve sous forme d'un adverbe, mais sans *a-*: c'est la conjonction petit-russe *ta* 'et' et l'adverbe slovaque *ta* 'là' (indiquant le lieu où l'on va); il existe aussi comme préfixe (cas isolé) dans le verbe slovaque *tajst'* 's'en aller, partir'. La forme simple *ot-* est bien connue. Nous retrouvons ici le même rapport qu'entre le lituanien *už* (lette *uz*), *ažuo* (lette *azuo-*), *užuot* et le slave *v-ъz* et *za*<sup>3</sup> ou bien entre le gotique *ana*, grec *ἀνά*, avest. *ana*, lit. *anō-* et le slave *na*, prussien *no*<sup>4</sup>.

La possibilité d'une forme *otā-* existe, mais c'est le mode de formation au moyen du suffixe (?) *-va* qui n'est pas satisfaisant. Si nous ne voulons pas maintenir ce suffixe construit ad hoc, nous couperons le mot en *ot-ava* = 'réapparition nouvelle, deuxième croissance (après la fenaison)'; ce sens est tout à fait concret, il concerne réellement des plantes qui, après la fenaison, poussent à nouveau et fournissent une deuxième récolte; quelque fois ce mot concerne des pousses nouvelles et irrégulières qui croissent avec un certain retard et qui sont superflues, par exemple lorsqu'un seul grain de blé produit, outre la tige principale, encore une ou

<sup>1</sup> Cf. aussi Trautmann, Altpreuß. Sprachdenkmäler 305, Walde-Pokorny I 43.

<sup>2</sup> Sur *ata-*, *atō* v. Meillet, Études 155 sq. et Prellwitz, Glotta 19, 101.

<sup>3</sup> V. Trautmann, Bsl. Wb. 336.

<sup>4</sup> Ibid. 200.

plusieurs autres tiges (une pousse tardive de ce genre s'appelle en Bohême *votajka*, en Moravie *otavka*). Ensuite on forme sur le mot *otava* le verbe *otaviti* cité plus haut, à l'origine, recroître, prouver de nouveau sa vitalité, sa capacité de vivre, sa force<sup>1</sup>; il ne faut pas le rattacher à *tyti* parce qu'à propos de « reprise de forces » nous pensons toujours au fait qu'on surmonte une faiblesse, une maladie, une fatigue; par contre, on ne se sert pas de *zotaviti se* à propos de l'engraissement, quoiqu'il arrive quelquefois qu'on engraisse en se remettant d'une maladie. Il ne faut pas se laisser hypnotiser par les couples *byti-baviti*, *nyti-naviti*.

L'origine du mot *otava* remonte certainement à une époque lointaine, parce que d'une part nous avons la racine *av-* sans le *j-* prothétique habituel; à ce point de vue il s'accorde avec le vieux-slave *ob-aviti* ,monstrare, manifestare<sup>2</sup> et d'autre part nous y trouvons *ot-* avec l'ancienne signification ,de nouveau, à nouveau, encore<sup>3</sup>.

Il nous reste encore à mentionner le prussien *attolis* et les autres expressions citées plus haut. Nous en trouvons maintenant une explication satisfaisante chez Walde-Pokorny I 705 (:lituanien *talòkas* ,développé, adulte etc.): le préfixe est *at-*, donc anciennement *\*at-tolas*.

#### Slave *prstъ* et lituanien *pirštas*.

Les noms du doigt, en slave et en baltique, s'accordent d'une manière tellement parfaite que nous pourrions parler d'un mot balto-slave, même si nous ne reconnaissons pas l'unité balto-slave. En effet, l'accord est pour ainsi dire parfait<sup>2</sup>, et c'est pourquoi ce mot figure partout où l'on explique le rapport balto-slave, pour prouver l'unité ou les rapports étroits entre ces deux groupes de langues. Il existe uniquement dans ces deux branches.

Avant d'examiner l'origine de ce mot, je rappellerai une chose

<sup>1</sup> Cf., en français, *regain*: 1° ,herbe qui repousse après la fauchaison', 2° ,retour de santé, de fraîcheur'.

<sup>2</sup> L'intonation mise à part: en face du serbe *prst*, on attendrait *\*pirštas* en lituanien.

que M. Meillet<sup>1</sup> a fait remarquer, à savoir que les langues indo-européennes n'ont pas un mot unique pour désigner le doigt, mais qu'elles en ont plusieurs qui se limitent à une ou tout au plus à deux langues. Chez nous, on trouve même deux termes: chez certains Slaves, le mot *palъcъ* dont le sens original était plus étroit ('pollex') a pris (aux dépens du terme *prstъ*) le sens plus large de 'digitus' (en russe et en polonais). *Prstъ* (= *pirstas*) existait chez tous les Slaves et dans toute la branche baltique, si bien qu'on peut dire qu'il représente un produit balto-slave commun.

Les explications qu'on en a données jusqu'à présent sont assez nombreuses, mais aucune d'elles n'a été acceptée d'une manière générale. Quant à l'ancienne comparaison (qui se trouve chez Grimm) avec le sanscrit *sprśāti* 'il touche' (participe *sprśātāh*), M. Meillet la considère avec raison comme «très douteuse et à cause du sens et à cause de l'intonation du mot slave»<sup>2</sup>, Brugmann<sup>3</sup> se prononce d'une manière semblable. Une autre explication<sup>4</sup> le fait dériver du terme désignant les seins (slave *prsi*, lit. *pirsis*) disant qu'on peut considérer l'un et l'autre comme une proéminence du corps<sup>5</sup>, v. Meillet l. c. Son tertium comparationis (une chose proéminente, saillante) se retrouve également dans la troisième explication qui de nos jours est courante<sup>6</sup>: on le met en rapport avec le sanscrit *prśthām* 'dos, surface, sommet', avest. *paršta-* 'dos', v.-h.-all. *first* 'sommet, pignon d'une maison', donc *pr-stho-* de *sthā-* 'être debout'.

Aucune de ces trois explications n'est satisfaisante, la troisième encore moins que les deux premières. Pourtant il semble que la cor-

<sup>1</sup> Rocznik slawistyczny 9, 77.

<sup>2</sup> Études 302. — V. pourtant Rocznik slaw. l. c.

<sup>3</sup> Indogermanische Forschungen 11, 285.

<sup>4</sup> Grimm, Deutsches Wb. 2, 443 s. v. Brust; Wiedemann, Bezz. Beiträge 22, 229.

<sup>5</sup> «so wäre nicht allzukühn. auch *prst* (< *prs*) daher zu deuten, daß er bricht, oder die Finger wie Zweige aus der Hand vorbrechen zu lassen» (Grimm).

<sup>6</sup> Pott, Etym. Forschungen 1<sup>2</sup>, 528 sq.; Brugmann, Grundriß II<sup>1</sup> 8, Idg. Forsch. 11, 285; Solmsen, ib. 31, 454; Iljinskij, Istoriko-literaturnyj sbornik (Leningrad 1924), v. Idg. Jahrbuch 11, 464; Trautmann 220 et Walde-Pokorny II 35, 604.

respondance parfaite de la structure phonétique avec le slave *pīrsi*, lituanien *pīrsis* 'pectus' n'est pas due au hasard.

Peut-être le terme désignant un doigt est-il en effet dérivé du nom du sein, mais le lien sémantique de ces deux parties du corps n'est pas celui que supposaient Grimm et Wiedemann. Dans cette question, nous chercherons à nous faire instruire pas l'ethnologie, science qui, plus d'une fois, nous a donné, à nous autres linguistes, des renseignements précieux. On cherchera dans les chapitres consacrés aux différentes manières de soigner un enfant aussitôt après sa naissance. Dans les civilisations d'un degré inférieur, les différentes pratiques sont en rapport étroit avec les croyances religieuses qui, d'ailleurs, pénètrent et déterminent toute la vie de l'homme.

Dans ces questions, le doigt joue un rôle assez important. Pour l'expliquer, je citerai d'abord un exemple exotique. Il est emprunté au livre d'un commissaire du recensement russe qui voyageait dans le pays de Pamir. Un jour, il était obligé de passer la nuit dans une misérable hutte d'un pauvre Kirguise près du Pamirskij Post, petite garnison des gardes frontières. La femme du Kirguise accouchait cette nuit-là. Peu de temps après la naissance, l'accouchée «saisit un plat en bois dans lequel il y avait du lait de mouton frais d'une couleur jaunâtre, et prit dans un petit réduit, caché sous le feutre, un morceau de sucre qu'elle avait conservé depuis de longs mois pour cet instant solennel. Elle fit fondre le sucre dans l'eau et gémissant sous le poids de terribles douleurs, elle se mit à nourrir le nouveau-né avec le doigt. Ceci est la loi de Pamir. Les premiers jours, il est défendu à la femme Kirguise de donner le sein à son enfant<sup>1</sup>.»

Cette «loi de Pamir», suivant M. Lapin, est certainement la fameuse carence de l'allaitement maternel qui, chez beaucoup de peuples, est strictement observée. Elle dure généralement trois ou quatre jours; pendant ce délai l'enfant doit être nourri de lait d'animaux ou d'une bouillie mince. Cette carence s'explique par différentes raisons, d'une part purement physiologiques, d'autre part religieuses. C'est tout d'abord le fait qu'au début le sein maternel

<sup>1</sup> B. Lapin, *Povest o strane Pamir* (Moskva 1929) 117.

ne secrète pas un lait pur, mais un colostre épais qui n'est pas une nourriture propre pour un nouveau-né. Il se passe quelquefois trois ou quatre jours avant que le sein soit capable de donner le vrai lait de mère. Chez certains peuples primitifs, un des rites accompagnant la naissance d'un enfant consiste à examiner le colostre et le lait de la mère, pour savoir s'il est encore «empoisonné»; cette cérémonie incombe à des femmes âgées qui ont une certaine expérience, ou à de véritables prêtresses qui, bien entendu, font valoir très adroitement leur droit à une récompense<sup>1</sup>. L'autre raison est la suivante: les seins de la mère et l'accouchée en général sont considérées comme «impures» au sens magique du mot, tant que des cérémonies spéciales n'ont pas remédié à cet état<sup>2</sup>. Quant à la croyance que la jeune mère après l'accouchement est «impure», on n'est même pas obligé d'aller chercher les preuves chez des peuples primitifs lointains. M. Zelenin<sup>3</sup> par exemple relève cette croyance chez les Slaves, ainsi que les rites purificateurs qui sont liés à cette croyance. Il est important de constater que chez les Slaves de l'Est également l'accouchée n'a le droit d'allaiter son enfant qu'après l'achèvement de ces rites; c'est pourquoi on a hâte d'y procéder. On les exécute généralement deux jours après la naissance (le dernier délai est le neuvième jour). D'autre part il faut se rappeler que chez les Slaves aussi on lave les seins de l'accouchée selon les lois rituelles avec de l'eau «encore intacte», ce qui fait partie du rite purificateur obligatoire (dans d'autres pays on le fait avec des mélanges spéciaux).

Il y a encore une autre raison, de caractère magique, pour cette carence: il faut la chercher dans l'idée religieuse des peuples primitifs qu'après la naissance on cherche à reculer le plus possible le moment d'ouvrir les seins (le début de la sécrétion du lait) pour empêcher les mauvais démons d'entrer dans le corps de la mère. Ces démons cherchent à entrer partout où ils le peuvent dans le corps de l'accouchée pour ruiner sa santé. C'est ainsi qu'on explique l'origine de l'inflammation des glandes mammaires et d'autres mala-

<sup>1</sup> F. Paudler, Scheitelnarbensitte, Anschwellungsglaube und Kulturkreislehre (Brünn 1932) 255.

<sup>2</sup> Cf. aussi Lévy-Bruhl, La mentalité primitive<sup>4</sup> (Paris 1925) 321.

<sup>3</sup> Russische (ostslavische) Volkskunde (Berlin-Leipzig 1927) 297 sq.



dies de la femme accouchée, ainsi que des maladies de l'enfant lui-même; c'est pourquoi on recule le début de l'allaitement (= le moment d'ouvrir les seins), pour que les démons fatigués par une longue attente s'en aillent sans avoir obtenu ce qu'ils voulaient<sup>1</sup>.

Voici sommairement le sens de cette carence et des rites purificateurs. Il est naturel que les documents ethnographiques de ces phénomènes se trouvent surtout chez les peuples arriérés non-indo-européens d'Asie et d'Afrique. Pourtant on trouve certaines traditions de ce genre même chez des peuples indo-européens. Chez les vieux Hindous il y avait des rites obligatoires assez compliqués au moment de la naissance d'un enfant<sup>2</sup>. Parmi les quatre rites il y en a deux qui sont particulièrement importants pour nous: *mēdhājanana*, action de donner la raison<sup>3</sup> et *stanapratidhāna*, action de donner le sein<sup>4</sup>. Lorsque le père a donné un nom à l'enfant et qu'il lui a «insoufflé la raison et le langage», il lui donne à manger (selon deux sources) un peu de miel et de beurre (ou seulement du beurre) qu'il lui met dans la bouche avec le quatrième doigt (l'annulaire). Ce n'est qu'après qu'on peut donner le sein à l'enfant, d'abord le sein droit, ensuite le sein gauche. Jolly cite des prescriptions encore plus précises. Ce qu'il faut remarquer, c'est avant tout le fait que, d'après les prescriptions, on doit introduire la nourriture dans la bouche de l'enfant précisément avec le quatrième doigt, l'annulaire. Le fait que c'est précisément le quatrième doigt n'a pas une grande importance pour notre explication; mais d'une manière générale, c'est à ce doigt que les superstitions attribuent une importance particulière; le dernier effet de cette conception se fait sentir encore de nos jours dans l'habitude de porter l'alliance au quatrième doigt.

Chez les auteurs classiques nous ne trouvons qu'une seule allusion de ce genre, au sujet d'Iside<sup>3</sup> allaitant l'enfant d'Astarte et de Malkanderos: *Τρέφειν δὲ τῆν Ἴσιν, ἀντὶ μαστοῦ τὸν δάκτυλον εἰς τὸ στόμα τοῦ παιδίου διδοῦσαν*<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Paudler op. c. 133, 256.

<sup>2</sup> Hillebrandt, *Grundriß der indoarischen Philologie* III 2, 46; Jolly ib. III 10, 58 sq.

<sup>3</sup> Plutarque, de Iside et Osiride 16, 357 B.

<sup>4</sup> Là encore on pense qu'il s'agit du *digitus medicinalis*, l'annulaire, et

Ces documents, quoique peu nombreux, prouvent qu'on nourrissait le nouveau-né avec le doigt, et, quelquefois, précisément avec le quatrième doigt, le *digitus medicinalis*, l'annulaire, auquel les croyances populaires attribuent une si grande importance. Il est vrai que nous nous attendrions à trouver plus de documents de ce genre; mais malheureusement ceux qui ont décrit ces rites n'ont pas observé avec assez d'attention ce petit détail. Pourtant les témoignages cités plus haut sont assez nets, pour qu'il ne subsiste plus de doute sur le fait que le doigt remplaçait le sein de la mère. Le fait qu'on introduit la nourriture dans la bouche de l'enfant à l'aide du doigt est tellement évident et naturel, qu'on peut se passer de documents empruntés à l'histoire de la civilisation. Le fond de cet usage, la carence de l'allaitement, est fréquemment attesté. La chose s'explique également par le fait qu'il s'agit du moyen le plus naturel; le bout des doigts s'impose comme moyen remplaçant le bout des seins, lorsqu'il s'agit de donner à l'enfant du lait (ou du miel ou du beurre prescrits par les lois rituelles), lorsque la carence est obligatoire. Le fond de la chose est tellement simple et naturel que ce moyen serait redécouvert à tout instant, si la tradition religieuse ne l'indiquait pas. Et c'est précisément parce que la chose est si simple que nous manquons de documents à ce sujet; les auteurs certainement auraient plutôt été frappés si on avait nourri l'enfant autrement qu'au moyen du doigt.

On peut également rappeler la mauvaise habitude des petits enfants de tous les pays de sucer un doigt (ou plusieurs doigts), qui, elle aussi, pourrait très facilement suggérer l'idée de remplacer le sein par le doigt.

Le fond de cet usage a certainement un caractère magique: il s'agit d'une certaine interdiction religieuse. Du domaine des rites et des interdictions strictement religieuses, le doigt remplaçant le sein a passé dans la littérature de contes orientaux. Dans les documents que nous avons sous la main<sup>1</sup> nous ne trouvons pas trace de l'origine de ce motif, origine qui est dans certaines pratiques

plus exactement celui de la main gauche (Bachofen, *Urreligion und antike Symbole* II 462).

<sup>1</sup> On les emprunte au livre d'A. Wesselski, *Erlesenes* (Prag 1928) 144—150.

et certains rites se rapportant à la naissance de l'enfant. Mais étant donné les prescriptions hindoues concernant l'emploi du doigt pour nourrir le nouveau-né qui ont été conservées, nous ne douterons pas que c'est précisément dans ce domaine qu'il faut en chercher l'origine. M. Wesselski cite, entre autres, les exemples suivants. Dans un conte chinois d'origine indienne (bouddhique), la reine de Bénarès met au monde un morceau de chair, elle le met dans un vase qu'elle cachète et qu'elle jette à l'eau. Un moine trouve ce vase et le garde chez lui. Après un certain temps, ce morceau de chair se transforme en deux enfants, le moine éprouve pour eux un amour maternel, du lait commence à couler de ses deux doigts et c'est avec ce lait qu'il nourrit les enfants. Dans un autre conte indien, un astrologue trouve des enfants dans un coffret dans la mer. Pour apaiser leurs cris, il leur met ses doigts dans la bouche, et il constate avec joie que ses doigts secrètent de la nourriture. Dans un autre conte, le dieu Soma nourrit ainsi l'enfant d'une *apsarah*; de l'ambrosie coule de son doigt. C'est de cette manière que le dieu Indra nourrit un prince royal qui, au bout de 12 jours, a tellement grandi qu'il atteint la taille d'un garçon de douze ans. Chez les Israélites on trouve des récits de ce genre concernant la naissance d'Abraham (sur l'ordre de Dieu, l'archange Gabriel le nourrit avec ses doigts qui lui donnent du lait; après 10 jours il est capable de marcher). D'autre part une légende analogue raconte que le petit Abraham, lorsqu'on le trouva, suçait de la nourriture de son doigt; la même légende existe pour Moïse. D'ailleurs on trouve encore dans d'autres contes orientaux le motif d'un enfant trouvé qui se nourrit en suçant son doigt, et c'est ainsi que cette tradition est restée vivante<sup>1</sup>. Il me semble que le fait que certaines variantes parlent du lait ou du miel coulant du doigt indique le rapport qui existe entre ces légendes et les rites indiens qui ont lieu au moment de la naissance de l'enfant. La légende arabe sur Abraham indique même que de l'un des doigts de l'archange Gabriel coulait de l'eau, du second du lait,

<sup>1</sup> Handwörterbuch des deutschen Aberglaubens II 1489 sq., parlant de la tournure *etwas aus dem Finger saugen* cite deux autres exemples où l'on suce le doigt, mais dans ce cas il s'agit de personnes adultes qui sucent la sagesse de leurs doigts.

du troisième du miel, du quatrième du jus de dattes, du cinquième du beurre.

Maintenant rappelons-nous le fait que la langue indo-européenne n'avait pas un terme unique pour désigner un doigt, probablement à cause de quelque interdiction religieuse. Or, chez les peuples du domaine indo-européen oriental on trouve un certain rapport entre le sein et le doigt, peu importe que ce rapport soit rituel (chez les Hindous) ou linguistique (en balto-slave). Le rapport rituel entre le doigt et le sein trouve son analogie même chez des peuples non-indo-européens. Aussi ne faut-il peut-être pas exclure la possibilité que les noms balto-slaves désignant le doigt sont dérivés du nom signifiant 'sein'. L'accord de la forme est parfait. Pourtant le suffixe *-to-* n'est pas tout à fait clair. Ce cas n'entre dans aucun mode de formation productif qui est la règle pour ce suffixe (par exemple la formation du participe etc.), mais cette observation n'est pas un obstacle, au contraire, le fait que cette forme ne fait pas partie d'un mode de formation productif pourrait être une preuve de sa haute ancienneté.

Dans d'autres langues (finno-ougriennes, turco-tartares) des rapports de langue de ce genre n'existent malheureusement pas.

Si nos explications précédentes sont justes, nous aurions dans ce cas une nouvelle preuve démontrant que la civilisation des Baltes et des Slaves, à une époque très ancienne, était en rapport avec celle des peuples non-indo-européens de l'Est, rapports que l'étude de M. Moszyński<sup>1</sup> a rendus particulièrement vraisemblables. Ce qui importe c'est surtout qu'il s'agirait en particulier de rapports d'ordre religieux. Quant à la civilisation matérielle, les rapports sont assez fréquents, ce qui n'est pas le cas pour les rapports religieux<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Badania nad pochodzeniem i pierwotną kulturą Słowian (Kraków 1925).

<sup>2</sup> A ce propos je voudrais signaler un cas où le rapport sémantique sein-doigt ne pourra être expliqué que par des recherches ultérieures. Il y a en lituanien une expression *kaũko spenỹs* (*kaũkaspenis*, *laũ'spenis*) qui désigne les bélemnites; textuellement le terme veut dire 'mamelles d'un *kaũkas*' (*kaũkas* = petit dieu domestique, gnome ou dieu domestique nain). On trouve d'autres noms: *laumẽs pãpas* (*pãpas* = mamelles chez les femmes), *laumẽs spenỹs* (*spenỹs* = mamelles chez les bêtes, d'après Kurschat), mais même *laumẽs pãrtas* (Niedermann-Senn-Brender), polonais *palec kamienny* (ou *strzala pioru-*

Lituanien *dabóti* ~ polonais etc. *dbać*.

Pour l'idée ,prendre soin, faire attention à une chose, consacrer son attention à une chose, le lituanien dispose de trois verbes: *dabóju dabóti*, *bóju bóti* et *atbóju atbóti*. Il n'y a pas de différences de sens, semble-t-il; nous ferons seulement remarquer que le verbe *bóti* s'emploie généralement avec la négation.

L'origine de ces trois verbes et le rapport qui existe entre eux a, depuis longtemps, attiré l'attention des savants. En général, on prétend que *dabóti* remonte au blanc-russe ou polonais *dbać*, et que *-a-* serait une voyelle anaptyctique<sup>1</sup>. En réalité *dbać* a été emprunté sous la forme de *dboti*<sup>2</sup>; son sens coïncide également. Il n'est même pas impossible que *-a-* ait ensuite été intercalé pour faciliter la prononciation, étant donné que le groupe *db-* est étranger au lituanien<sup>3</sup>. Par contre Būga et M. Fraenkel ayant déclaré que le

*nova*), russe *čortov palcc* (ou *gromovaja strela*). Chez Juškevič (II 56) nous trouvons l'indication que ce sont des pierres *kaip pirštas* (comme un doigt), mais ceci n'est pas une explication. En ce qui concerne les mots *pāpas, spenys*, je me permets de citer une tradition populaire(?) marquée par Jucewicz (sous le pseudonyme de Ludwik z Pokiewia): La déesse Lauma avait eu un fils d'un homme mortel. Elle le cachait chez une devineresse et trois fois par jour elle descend du ciel pour le nourrir par ses seins. Après quelques mois, le dieu suprême apprend cet amour inégal, il place l'enfant parmi les étoiles. Mais quant à la déesse elle-même, il lui coupe les seins et, les ayant tranchés en petits morceaux, il les éparpille sur la terre. C'est pourquoi le peuple appelle des pierres connues en minéralogie sous le nom de bélemnites ou flèches de Péroune «seins de Lauma». (Litwa pod względem starożytnych zabytków, obyczajów i zwyczajów, Wilno 1846, p. 20.) Cf. aussi Brückner, Starożytna Litwa, Warszawa 1904, p. 52—53. Quant à l'authenticité de Jucewicz, M. Brückner m'écrit qu'il n'est pas absolument digne de foi: il n'hésitait pas à inventer ses matériaux.

<sup>1</sup> Brückner, AfsI Ph. 6, 271, note 1, KZ 46, 227; Leskien, Bildung 457; Endzelin, Lityšskije predlogi I 72, Wb. der lett. Spr. 1, 428, Fraenkel, Syntax der lit. Praepos. 232, ZfsI Ph. 6, 96, Skardžius, Tauta ir žodis 7, 60.

<sup>2</sup> Skardžius, Tauta ir žodis 7, 62.

<sup>3</sup> On a aussi pensé que *da-* pourrait être un préfixe qui aurait également pénétré du blanc-russe et du polonais en lituanien (donc que *bóti* a été augmenté et a abouti à *da-bóti*), mais dans ce cas encore on accepte aujourd'hui la constatation de M. Brückner, suivant lequel *dabóti* existe aussi en lituanien de Prusse, alors que le préfixe *da-* n'était connu qu'en Lituanie russe et polonaise.

mot *dabóti* était indigène<sup>1</sup>, l'ont séparé nettement d'un autre *dabóti* qui signifie 'aimer' et qui est manifestement le résultat d'une décomposition de *pa(s)i**dabóti* emprunté au polonais *podobac*.

Avant de donner une réponse décisive à cette question, examinons le polonais et le blanc-russe *dbač* (petit-russe *dbaty*) et le tchèque *dbáti*. Je ne connais pas de tentatives sérieuses en vue d'expliquer ces mots<sup>2</sup>. La question se complique du fait que ce verbe ne se trouve en somme que dans le slave occidental, et qu'en vieux tchèque les documents les plus anciens ont la forme *tbáti*; c'est pourquoi M. Berneker<sup>3</sup> renvoie au lemme \**tba*.

Je pense pourtant que ce verbe est moins difficile à expliquer qu'il ne le semble. Tout d'abord la forme du vieux tchèque *tbáti* n'est pas assez importante pour qu'elle nous oblige à poser le lemme *tba*- (assez bizarre). Il est vrai que la forme avec *db*- n'est attestée qu'un peu plus tard que les premiers documents avec *t*-. Mais nous pouvons voir dans la forme avec *t*- l'influence d'une tradition orthographique qui continuait souvent à écrire des sons sourds même là où ils n'existaient plus et qui, étant donné ce principe, pouvait mettre un son de ce genre même dans des formes où il n'y en avait jamais eu. Bref il est certain que le vieux-tchèque *tb*- ne doit pas correspondre nécessairement rien qu'à *tb*-, mais que pour le tchèque nous pouvons également avoir *db*- comme point de départ<sup>4</sup>. Dans ce cas, l'accord serait parfait

<sup>1</sup> Būga, Rus. fil. věstník 65, 307, Fraenkel, AfsPh. 39, 72 sq. Plus tard, M. Fraenkel a changé d'avis, ZfslPh. 6, 96.

<sup>2</sup> Le rapprochement avec *dybati* 'se glisser' fait par Miklosich a été complètement abandonné.

<sup>3</sup> Sl. et. Wb. I 249.

<sup>4</sup> S'il faut situer le début de la tradition orthographique du vieux tchèque au 13<sup>e</sup> siècle (d'après M. Trávníček, Příspěvky k dějinám českého jazyka 13, contrairement à l'opinion de M. Havránek, Slovanský sborník věnovaný... F. Pastrnkovi 102 sq.), il est tout à fait possible que les références avec *t*- sont des cas d'«analogie rétrograde». A ce point de vue je suis d'accord avec M. Jakobson qui dit (Slavia 4, 813) que «ces cas (c'est à dire *Gratensis*, avec *-d-*, et *Pretbor* au lieu de *Predbor*) semblent indiquer que la conservation de sourdes devant sonores et vice versa dans l'écriture n'est autre chose qu'une tradition orthographique, et que d'autre part une connaissance insuffisante de cette tradition ne trouvant aucun soutien dans la prononciation vivante pouvait amener de ces hyperarchaïsmes tels que le mot *Pretbor* cité

(*dbáti, dbac, dbaty*). Le fait que dans le cas de *dbáti* ce sont précisément nos références les plus anciennes qui sont ainsi altérées par une tradition orthographique, est dû à un hasard étrange; mais ce n'est vraiment qu'un simple hasard.

Donc, quelle est l'origine de *dbáti*? Je le considère comme dénominatif dérivé de *doba* 'le moment juste, convenable' (fréquemment représenté dans les différentes langues slaves), dénominatif du type ancien tel que par exemple *dělati* 'faire, travailler' de *dělo* 'œuvre, travail'. Donc ce verbe signifiait 'faire quelque chose au moment juste, convenable', par exemple les semailles, la moisson etc. Cette explication m'est suggérée par le sens du mot, non pas celui qui figure dans les lexiques, mais celui que nous le trouvons dans la langue vivante des populations villageoises de Bohême. On dit d'un paysan qu'il *nedbá* (sans objet!), lorsqu'il «ne prend pas soin» de rentrer la récolte à temps, tant qu'il fait beau, si bien qu'il est en retard sur tous les autres et qu'il est obligé de rattraper les autres même par le mauvais temps. Dans ce cas, *nedbá* ne veut pas dire que le paysan en question ne travaille pas, qu'il ne tient pas à la récolte, qu'il ne la veut pas; il veut simplement dire que, par insouciance (on ne saurait même parler de paresse) il néglige de faire quelque chose au bon moment. Il me semble que c'est là le sens primitif de ce mot tant qu'il était sans objet; les constructions des objets (tch. *dbáti něčeho, o něco, na něco*, et constructions analogues en polonais) prouvent par leur variété que celles-ci remontent à une époque plus tardive (elles ont été créées sous l'influence de constructions telles que *hleděti si něčeho, starati se o něco, hleděti na něco*).

La forme sans la voyelle radicale peut, en théorie, être basée sur *\*dъbati*; il n'en est pas moins possible que le verbe était *\*dobati* (= lituanien *dabóti*) et que c'est de cette forme qu'a disparu le -o-. Cette perte pouvait se produire surtout pour les formes négatives, la négation, pour ce verbe, ayant été et étant toujours plus fréquente que les formes positives. Dans mes «*Studie...*» p. 108 sq. j'ai signalé à propos du verbe *nechati* qu'il a probable-

plus haut». Donc *tbáti* est tout à fait du même genre que *Pretbor* (au lieu de *Predbor* attendu), bien que cette forme-là soit attestée plusieurs fois.

ment son origine dans *ne-chovati*. Les formes prohibitives (lorsque le sujet parlant éprouve une forte émotion) sont souvent abrégées (*nechovaj* > *nechaj* > *nech* ou *naj*), et dans le cas en question cet abrégement a même amené la création de nouveaux verbes (*ne-chati*)<sup>1</sup>. Il s'est produit un phénomène analogue pour *\*dobati*, lorsque la négation *ne-* portait un accent émotif d'une certaine force. Aussi je n'admets pas la forme *\*ḍbati* (et encore moins *\*ṭbati*); je suppose par contre, même pour le slave, une forme primitive *\*dobati* qui équivaut au lituanien *dabóti*.

Revenons maintenant à ce *dabóti*. En lituanien, nous nous heurtons à la difficulté suivante: si nous admettons pour *dabóti* une origine et une évolution sémantique analogue à celle des verbes slaves, il nous manque la base *dabà* avec le sens 'le bon moment'<sup>2</sup>; en lette, *daba* a d'autres significations qui s'accordent plutôt avec le slave *po-doba* 'ornement', *sz-dobьwъ* 'décoratif' etc. Or cette difficulté est écartée en partie par l'adverbe *dabār* qui veut dire 'maintenant'. Son sens temporel ne pouvait pas se développer de la signification 'nature, qualité, caractère' qu'on indique pour zém. *dabà*<sup>3</sup>. Au contraire, *dabār* est un témoignage isolé, il est vrai, mais sûr et respectable, pour l'existence du mot *dabà* avec le sens 'bon moment' même en lituanien. D'après MM. Sch ul z e et Lohmann<sup>4</sup> l'-r final est une trace laissée par un thème en *r/n*, et sans aucun doute il y a un rapport entre ce mot et le slave *doba*. Donc *dabār* est une garantie pour le fait que *dabóti* n'est pas emprunté au slave.

Pour le verbe *dabóti* il s'est passé en lituanien une chose

<sup>1</sup> M. Jakobson me signale qu'on peut également expliquer le russe *chájat* 'injurier quelqu'un' de cette manière en le faisant remonter à *ne-chovati* prohibitif: *nechovaj* > *nechoj*, d'où un nouveau verbe *chájat*. En russe (d'après ce qu'il m'a dit) on se sert de ce verbe surtout dans la prohibition: *nechaj jevo* veut dire 'ne l'insulte pas' = originellement 'laisse le tranquille'.

<sup>2</sup> Il est vrai qu'il existe en lituanien un féminin *dabà*, mais c'est un post-verbal de *dabóti* (n'existant que dans la tournure *dabôn dēti* 'accorder son attention à quelque chose') (Fraenkel, ZfslPh. 6, 96). De même le vieux-tchèque *tha* est postverbal.

<sup>3</sup> Ce mot *dabà* vient plutôt du lette (Brückner, Slav. Fremdwörter im Litauischen 22, note), ou tout au moins du lette viennent ses significations.

<sup>4</sup> ZfslPh. 7, 376.



analogue au slave. Là encore il y a eu abrègement, toute la première syllabe est tombée (*bóti*) et à mon avis ceci s'est encore produit dans les formes négatives. Puis cette forme a été élargie de nouveau par le préfixe courant *at-*, ce qui ne pouvait arriver qu'à un moment où l'on avait perdu la conscience de son origine de *dabóti*<sup>1</sup>.

C'est ainsi que nous obtenons le couple balto-slave suivant: slave *doba* 'temps': lituanien *dabar̃* 'maintenant', avec les dérivés slave \**dobati* > *dbati*, lituanien *dabóti*<sup>2</sup>.

### Racine *gel-* en slave et en baltique.

Chez Trautmann 86 nous trouvons le lemma *gintla-* (*gindla-*), qu'il considère comme balto-slave: lituanien *giñklas* 'arme' et slave *žędlo* 'aiguillon' (vieux-slave *žęlo* 'xέντρον', slovène dial. *žedvo*, polonais *żądło*, russe *žalo*; nous les retrouvons aussi dans le domaine de la langue tchèque, morave dial. *židlo* et slovaque *žialo*, *žalo* 'dard de l'abeille')<sup>3</sup>. La même conception se trouve chez Brückner<sup>4</sup> qui appelle cette correspondance «eine minutiöseste Übereinstimmung» (nous verrons plus loin qu'il n'a pas raison). Le lituanien *giñklas* est un dérivé normal de *ginti* 'défendre, protéger'; Leskien<sup>5</sup> l'avait bien remarqué. Par contre *žędlo* est isolé en slave.

Toutefois, l'unité des deux mots n'est pas absolument convaincante, à cause du sens; c'est pourquoi nous trouvons encore d'autres tentatives pour expliquer le mot slave. Il y en a toute une série. Miklosich<sup>6</sup> le groupe avec le lit. *gilti*, lette *dzelt* 'piquer, (mais il dit que «aus *gel*, *gil* ist der nasal unerklärbar»). Zubaty<sup>7</sup>

<sup>1</sup> Quant à *bóti*, v. aussi Būga, Archiv. philologicum I (Kaunas 1930) 41.

<sup>2</sup> Je n'arrive pas à établir le lien sémantique entre ces mots et le groupe dans lequel se trouve le lituanien *dabà* 'nature, qualité, caractère', le lette *daba* 'façon, manière, caractère', le slave *po-doba* 'ornement'; M. Lohmann l. c. sépare les deux groupes; je pense qu'il a parfaitement raison.

<sup>3</sup> Bartoš, Dial. sl. mor. 75 (sub *džignūt*), 560; Kott 7, 1167, 1172; Kálal 899.

<sup>4</sup> Geschichte der indogerm. Sprachwissenschaft II<sup>3</sup>, Slav.-Lit. 94.

<sup>5</sup> Bildung 496; cf. aussi Būga KZ 51, 114.

<sup>6</sup> Etym. Wb. 409.

<sup>7</sup> Archiv für slav. Phil. 16, 425.

a séparé (à tort) les mots en deux groupes: 1<sup>o</sup> *žalo* (baltique *gel-* etc.), 2<sup>o</sup> *žędlo* qu'il rattache à *žęnję žęti*, 'couper'. B ū g a<sup>1</sup> est d'accord avec Zubatý: il lui compare lette *dzenuols*, 'aiguillon, pointe', de même M. Endzelin dans son dictionnaire s. v. (Endzelin fait dériver *dzenuols* de *dzenēt* = lituanien *genėti*, 'ébrancher' qu'il faut rattacher à *žęnję žęti*). Bezzenberger<sup>2</sup> l'a groupé avec le gallois *banadl* etc. 'genēt', mais Walde-Pokorny a rejeté cette explication. Finalement M. Meillet<sup>3</sup> pense à *ženę gęnati* (*žędlo* = 'stimulus' pour pousser le bétail)<sup>4</sup>.

C'est avec intention que je cite ces explications si différentes les unes des autres (lit. *gilti*, *ginti*, sl. *žęti*, *gęnati*); c'est pour justifier la nécessité de revenir sur ce mot supposé balto-slave. Je le fais pour écarter la difficulté phonétique que Miklosich avait déjà remarquée. On peut dire que Miklosich a trouvé la bonne explication. La signification de ce mot l'avait mis sur la bonne voie, mais il ne connaissait du lituanien que *giliū gilti*, 'piquer'. Pourtant il existe encore le verbe *geliū gęlti* (= lette *dzelt*) avec le même sens que celui qui était à la base de tout ce groupe.

En ce qui concerne la nasale qui, précisément, pour Miklosich n'était pas claire, nous devons reconnaître la dissimilation *gel-dlo* > *gen-dlo*. Nous avons en slave encore deux exemples anciens pour une dissimilation de ce genre: l'un est représenté par le nom du pic-vert *dętelъ* de \**del-tel-* (où *del-* représente la racine *delb-*, avec perte de *b* devant *t* suivant)<sup>5</sup>, le deuxième est *kękolъ*, 'nielle de blé, agrostemma githago' de *kol-kol-*. D'une époque plus récente nous avons par exemple le tchègue dial. *vembloud* de *velbloud*, 'chameau'<sup>6</sup>.

Ainsi nous obtenons un couple de mots balto-slaves de la racine *gel-* qui, jusqu'à présent, en slave, n'avait pas de représentant avec son sens primitif. Par contre il faut supprimer l'article *gintla-/gindla-* dans le dictionnaire de M. Trautmann.

<sup>1</sup> Russkij filologičeskij vęstnik 75, 156.

<sup>2</sup> Cher Fick, Wb. der indogerm. Spr. II 161.

<sup>3</sup> MSL 14, 365, Études 318.

<sup>4</sup> L'article de M. Lidén, cité chez Walde-Pokorny I 681, ne m'était pas accessible.

<sup>5</sup> V. mon article dans les Listy filologické 54, 235.

<sup>6</sup> Hujer, Dissimilace souhlásek v češtině p. 7 et 10.

Lituanien *gūrga* ~ slave *gъrċa*.

Dans le dictionnaire de M. Berneker (I 369) nous trouvons s. v. *gъrċiti* des mots tels que slavon-serbe *съ-гърċити се* ,contrahi' ou slovène *grċa* ,nœud (d'un arbre)', slovaque *hrċa* ,excroissance, bosse'.

M. Berneker lui-même renvoie avec raison à des verbes à initiale sourde (*kъrċiti*), mais autrement il ne cite à ce propos des mots parents que du germanique (à la suite de Zupitza).

C'est pourquoi nous tenons à faire remarquer que les mots cités avec *g-* ont en lituanien des formes analogues qui s'accordent mieux avec le slave que les mots germaniques de Zupitza.

Il s'agit du nom *gūrga* ,quelque chose de tordu, de déformé, amas, une grosseur, une inégalité (dans une corde, un fil)' (Juškevič). Les dérivés correspondants sont *gu̇rgulas*, *gurgulỹs*, *gūrguolė*, *gurgolas* (et d'autres formes), *gurgzdulė* id., puis le verbe *gu̇rgioju gu̇rgioti* ,filer mal, d'une manière inégale' (de manière que le fil n'est pas partout de la même épaisseur, tantôt mince, tantôt coupé par des grosseurs). Le mot *gūrga* correspond aux noms qui, en slave, expriment toute espèce de grosseur de ce genre, par exemple un nœud dans le bois, une tumeur ou une bosse sur le corps. Ce sont les deux mots cités plus haut (*grċa*, *hrċa*) auxquels il faut rattacher en plus tchèque *hrċ* ,trognon'<sup>1</sup>, dial. *krkoška* ,nœud dans le bois', pol. dial. *karkosz*, *karkoszka* id.<sup>2</sup>. A côté du slovaque, aussi le tchèque de Moravie connaît *hrċa*; là, ce mot signifie ,tumeur, nœud dans le bois, homme ratatiné, foule, multitude, masse'. Donc le slave possède des noms fondamentaux *kъrċa* et *gъrċa* dont ont été dérivés les verbes *kъrċiti* et *gъrċiti* ,contrahere'. *Gъrċa* et *gūrga* ne se distinguent que par la fin de leur racine: *k/g*.

Il faut encore tenir compte d'un fait d'ordre sémantique: lit. *gurgulỹs* ne signifie pas uniquement ,fils embrouillés', mais aussi ,volée nombreuse' (d'oiseaux), d'autre part, *gūrguolė* ne désigne pas uniquement une ,pelotte, un nœud', mais aussi une ,foule, une multitude (de gens, d'abeilles), cohue'. C'est pourquoi chez Walde-Pokorný nous le trouvons s. v. *ger-* ,saisir, réunir,

<sup>1</sup> Chez Berneker I 665 sous *kъrċiti* 1. ,débroussailler etc.' (à tort).

<sup>2</sup> Berneker I 665 a fait figurer ce mot sous deux lemmes, sous *kъrċiti* 1. et sous *kъrċiti* 2. Sous le premier lemme, il n'est pas à sa place.

ramasser'. Pourtant ce voisinage n'est pas justifié: il ne conviendrait que pour ces dernières significations; c'est en tenant compte de ces significations que Persson a considéré ces mots comme formes à redoublement. Seulement, c'est une erreur. Il faut partir de *gurg-/gьrk-/kьrk-*, de *gurga* ~ *gьrċa*, et alors il est difficile de parler d'un redoublement; *-ulo-*, *-uola-* sont des suffixes connus. D'autre part, en lituanien la signification 'tas, multitude' est secondaire; elle a été dérivée du sens primitif 'nœud' d'une manière tout à fait naturelle. Cette possibilité sémantique est attestée par morave *hrċa* (v. plus haut). Chez Bartoš, nous trouvons pour ce mot une même échelle de significations, et, à son terme il y a également 'multitude' (*chlapy bylo hrċ* 'quant aux hommes, il y en avait une foule', *vydětát hrċ peněz* 'il a gagné une masse d'argent'). De même qu'on peut dire *chlapy bylo síla* (*síla* = force), *síla peněz* avec le même sens, nous concevons aussi cette signification d'une manière analogue pour *gьrċa*.

Lituanien *krupùs* ~ slave *kropъ*.

A la page 143 de son dictionnaire, M. Trautmann a cité s. v. *krumpō* une série de mots baltiques signifiant 'se rider, être teigneux, galeux', avec les mots germaniques parents. Il cite à ce propos un verbe qui, à notre avis, n'y est pas à sa place, c'est à dire lituanien *kraupiu kraupaũ kraũpti* 'effaroucher quelqu'un' (*su-si-kraũpti* 's'effrayer')<sup>1</sup>. La signification l'interdit.

Quant à ce dernier verbe, il s'agit là de tout un groupe de mots qui ont un sens bien déterminé 's'effrayer, se blottir de frayeur'. Ce sont les mots suivants: *krupùs* et *kraupùs*, qui s'effraie facilement, farouche, anxieux, timide', *krũpstu krũpti* (Juškeviĉ) 's'effrayer', *krũpauti* (Niedermann: *krũpauti*) id., *krũpsėti* 'se réveiller en sursaut d'un rêve', *krũpċioti krũptelėti* 'se blottir de frayeur', finalement le factitif *kraũpti* cité plus haut. Il est vrai qu'on pourrait dire que les deux groupes peuvent être rattachés l'un à autre, que 's'effrayer' est la même chose que 'avoir la chair de poule', mais cette hypothèse ne peut plus être soutenue du moment que nous envisageons le slave.

<sup>1</sup> De même Walde-Pokorny I 481 (à la suite de Trautmann).

Pour le slave, il faut rattacher à ce groupe lituanien (*krupūs*, 'farouche' etc.) les mots cités par M. Berneker s. v. *krupъ* 2., c'est à dire polonais *okrop*, 'terreur, horreur', *okropny*, 'terrible, épouvantable'. Mais M. Berneker ne s'est pas aperçu de l'existence de ces mots en tchèque. Il s'agit de la forme dialectale (Moravie orientale et Silésie) *okropny* (Bartoš), puis des mots *úkropek*, *úkropeček*, *úkroupek* (-ou- n'est pas normal) 'personne sournoise et timide', courants surtout dans les tournures de comparaison telles que *stojí (sedí) jako oukropeček*. Dans la conscience linguistique des sujets parlants, l'idée que *úkropek* est un homme craintif, farouche et silencieux, n'ayant le courage ni de parler ni de bouger, est toujours vivante. On a donc une racine tchéco-polonaise *krup-* qui pourtant n'a pas trop de vitalité.

Il s'agit par conséquent d'un groupe tchéco-polono-lituanien (= balto-slave). Il semble que le vocalisme originaire se trouve du côté du slave (-o-). Au contraire, il est impossible d'expliquer le lit. *u/au* autrement qu'en admettant que -u- est un degré réduit par rapport à -o- alors que -au- est dû à une 'apophonie secondaire, phénomène assez fréquent en lituanien. Nous aurions donc un cas analogue à lituanien *trup-/traup-* en face de slave *drob-* (v. p. 34). Quant aux mots parents dans d'autres langues indo-européennes, on n'en connaît pas<sup>1</sup>.

#### A propos du lituanien *kuokštas*, slave *kustъ*.

On sait que Būga, se servant du lien établi depuis longtemps entre ces deux mots (par Geitler), a fait dériver *-uo-* de \**ō(u)*. Ce couple a ensuite passé dans le dictionnaire balto-slave de M. Trautmann (139).

Qu'on me permette de signaler leur racine verbale. Je considère qu'elle est contenue dans le verbe *kiaustù kiautaĩ kiaũsti*, se 'rabougrir' (*apkiaūtęs medūkas*, 'un petit arbre rabougrí', Kurschat). Il est difficile de savoir quel est le degré de la racine (\**eu*, ou *ēu* ?), étant donné que cette question phonétique n'est pas encore décidée d'une façon définitive. Son suffixe (-*to-* ou, peut-être, -*sto-*)

<sup>1</sup> Les rapprochements tentés jusqu'ici (Miklosich 142, Berneker l. c., Brückner, Sl. etym. 270) sont à abandonner.

rappelle son opposé sémantique en slave, le v.-sl. *rastq* ,croître' etc. En ce qui concerne le sens, ce rapprochement semble possible. Les mots *kuokštas* et *kustъ* signifiaient probablement tout d'abord ,buisson, arbuste', puis (en lituanien) ,une touffe épaisse (d'herbe, de blé etc.)'. A l'origine, il y avait probablement l'idée que les arbrisseaux sont des plantes ligneuses qu'on pourrait considérer comme des espèces rabougries, mal développées, par opposition aux arbres qui «se dressent en l'air», idée qui a trouvé son expression dans le slave *stromъ* ,arbre' (: *strъměti* ,se dresser en l'air'), v. page 45 sq. Cette conception s'explique par le fait que certaines plantes qui, généralement, ne sont que des arbustes, peuvent apparaître, dans des conditions favorables, sous forme d'arbres (aubépine, sureau etc.); par contre certains arbres n'ayant pas la possibilité de se développer pleinement, restent rabougris comme des arbustes (osier blanc, tremble et a.).

Les dérivés ont presque tous le *-to-* suffixal, mais ce suffixe s'est complètement fondu avec la racine, si bien qu'on peut dire que cette fusion s'était faite déjà pour le verbe et que la base formée de cette manière (*keyt-to-* > *keysto-*) était encore capable de l'alternance vocalique. En ce qui concerne le vocalisme de la racine, nous avons les degrés suivants:

- u* : lit. *kuokštas* ,brandou'  
*ey ? ēy ?* : lit. *kiaūsti* ,je me rabougris'  
*oy* : slave *kustъ* ,arbrisseau'  
*ōy* : lit. *kuokštas* ,touffe'.

C'est précisément l'existence d'une racine verbale qui rend compte de la présence et de la richesse de l'alternance vocalique dans les formes dérivées<sup>1</sup>.

Lituanien *leīnas*, *leīlas* etc. ~ slave *linjati* etc.

Il y a en slave un verbe *linjajq linjati*<sup>2</sup>, 1° perdre les cheveux, perdre les poils, 2° jeter sa peau, muer', avec des variantes intéressantes.

<sup>1</sup> Le rapprochement de *kiaūsti* avec *kiūtoti* ,être couché blotti, sans bouger' (Leskien, Ablaut 40) est à rejeter, à cause du sens. De même celui de Scheffelowitz KZ 56, 196 (sanskrit *kuśaḥ* ,une certaine herbe').

<sup>2</sup> V. Berneker I 722.

- 1° *linjati* (le plus répandu),
- 2° *lėniti* (*sę*) probablement factitif,
- 3° le slovène a *liliti*, enlever la peau souple, l'écorce mince<sup>1</sup>,
- 4° *leviti se* jeter sa peau<sup>1</sup>.

L'explication que nous trouvons chez Berneker s. v. n'est certainement pas convaincante. C'est le lituanien qui nous fournit des mots qui cadrent fort bien avec les mots slaves<sup>1</sup>.

Ad 1° — On peut rapprocher de *linjati* l'adjectif *leīnas*, extrêmement svelte, mince; faible<sup>1</sup> (p. ex. *leīnas alūs*, une bière mince, faible<sup>1</sup>). On pourrait par conséquent expliquer le verbe *linjati* comme dénominatif: *leīn-*: *lin-ja-ti*, devenir mince, s'amincir<sup>1</sup>, ce qui convient particulièrement pour les cheveux ou les poils qui deviennent plus minces.

Ad 2° — On peut prendre comme base de *lėniti* un mot qui correspondrait à lituanien *lainas* id. (chez Kurschat).

Ad 3° — Slovène *liliti* a son correspondant dans l'adjectif *leīlas* (= *leīnas*<sup>1</sup>), *leilėti*, devenir plus maigre, plus mince<sup>1</sup>. Au point de vue sémantique (c'est un factitif!) en face de slovène *liliti* se trouve *leilinti*, rendre plus maigre, plus mince<sup>1</sup>.

Ad 4° — Slovène *leviti se* correspond à *laībinti* (= *leilinti*<sup>1</sup>). On retrouve une forme plus ancienne de ce verbe dans lituanien *laībstu laībau laībti* (= *leilėti* = *laībėti*). Il est évident qu'il y avait à l'origine *-b-* que le slovène seul a remplacé par une autre labiale. En effet, ce *-b-* s'est conservé chez les Slaves dans le mot parent *libivъ*, maigre, faible<sup>1</sup> (le lien sémantique de tous les verbes groupés dans cette famille consiste en ceci que les animaux amaigris perdent beaucoup de poils), et en outre dans morave et slovaque *lebový, lebovatý* (de \**leīb-*) ,chève<sup>1</sup> (*obili je lebovaté*, dans le champ de blé il y a des places vides<sup>1</sup>) (morave *lebán, lebovec*, un homme à tête chève<sup>1</sup>)<sup>2</sup>.

Si l'on considère ces variations consonantiques multiples, on a l'impression qu'on a affaire à des formations expressives.

Grâce aux couples cités plus haut il est donc possible de

<sup>1</sup> Les mots indo-européens parents (mais sans les mots slaves) se trouvent chez Walde-Pokorny II 388.

<sup>2</sup> Ces deux mots sont rangés (à tort) par Berneker s. v. *лѣвъ* I 748.

préciser ce que M. Trautmann a serré sous \**lēiba*, et de l'augmenter des éléments slaves.

Baltique *sula* ~ slovène *sla*.

L'équation baltoslave découle des mots suivants: d'une part le lituanien *sulà* ,sève coulant d'un arbre, en particulier des bouleaux', lette *sula* ,un liquide sécrété, comme la sève des arbres', prussien *sulo* ,lait caillé'.

De l'autre côté, il n'existe, que je sache, que le slovène *slà* ,l'envie, le désir' et le verbe slavon-serbe *oslъnъti* (= \**oslъnъti*) ,*πειῶν*, esurire'. Ce mot *sla* (de *slъla*) devait signifier la salive qui se forme abondamment dans la bouche quand on a une grande envie d'une chose, quand on a faim; le passage de ce sens à ,envie' ou ,faim' est tout à fait naturel. Comme preuve d'un changement de ce genre, je citerai un passage de Dostojevskij: *I takaja u nevo skvernaja sladostrastnaja sljuna na gubach, — ne na Chochlakovu sljuna, a na poltorasta eti tysjač* ,et il avait sur les lèvres une si vilaine salive provoqué par le désir, non pas par le désir de la Chochlakova, mais des 150.000'<sup>1</sup>.

C'est avec peine que je résiste à la tentation de ranger dans le même groupe le nom *slina* ,salive' (de *slъlina*?). En vieux slave, chose étonnante, ce mot ne se trouve pas, et théoriquement il est possible que la forme postérieure *slina* remonte à \**slъlina*; mais je sais bien que cette hypothèse est indémontrable.<sup>2</sup>

Si nos explications au sujet de *sula* — *sla* sont justes, nous avons un nouveau mot balto-slave bien défini. Le verbe *oslъnъti* est secondaire, à peu près comme le tchèque *vy-hladnouti* ,devenir affamé' à côté de *hlad* ,faim'<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Bratja Karamazovy, livre 11, chap. IV.

<sup>2</sup> Pour d'autres explications possibles v. Zubatý, Sborník filologický '3, 223 sq.

<sup>3</sup> Baltique *sula* v. chez Trautmann 291. Le slavon *oslъnъti* jusqu'à présent n'était expliqué que par Matzenauer, Listy filologické 12, 172 (: v.-h.-all. *swelzan* ,se brûler, brûler', suédois *svälla* ,mourir, avoir faim', got. *swiltan* ,mourir', dan. *sulte* ,être affamé'), et Oštir, Wörter und Sachen 5, 222 (de \**suld-nъti*, arm. *khalç* ,faim' de *sweldsk'o*).



Lituanien *krėsti* ~ slave *krězъ*.

Pour la notion ,se coaguler', on trouve en lituanien trois verbes qui d'ailleurs sont assez semblables:

1. *klenkù klekaũ klėkti* (et *klekù klekėti*).

Sur cette base *klek-* on a formé en slave une série de mots qui figurent chez Berneker I 525 s. v. *клькъ* 1. ,flocon, étoupe'<sup>1</sup> et russe *klėk* ,frai de grenouilles'<sup>2</sup>.

2. *krenkù kreakũ krėkti* (et *krekù krekėti*) (: lette *krēciju krēcīt* ,se coaguler').

C'est à ce verbe que correspond tout ce qui figure chez Berneker I 613 s. v. *krėkъ*. En outre, nous devons admettre également une forme avec finale sonore (*kreg-*) qui se trouve dans l'adjectif *krėgъkъ*, adjectif formé sur *krėgnŋti* dont le sens primitif était ,se durcir, se raidir'<sup>3</sup>.

3. *kręstù kresaũ krėsti* (et *kresu kresėti*).

Ces deux verbes représentent une variante à *-k-* de la racine mentionnée sous 2. (*krek-*).

Au [moment où j'ai écrit mon article cité plus bas (note 1) sur *krek-/klek-*, je n'ai pas tenu compte de cette troisième variante. Je ne le fais que dans la présente étude. J'y ajouterai, pour le slave, vieux-tch. *krěz*, tch. moderne *křez*<sup>4</sup> avec des formes postérieures *křes*, *křis*, *křist*<sup>5</sup>. Les significations sont indiquées comme suit: ,dépôt sale sur l'eau, couche blanche sur des matières qui fermentent, moisissure sur l'eau, sur le vin, sur la bière; glace en train de se former = couche mince de glace'. Le lien est évident: *krězъ* désignait ,matière coagulée, dépôt', et de ce sens on peut

<sup>1</sup> V. mon article dans les Listy filologické 51, 125—131.

<sup>2</sup> Berneker I 614. — M. Trautmann n'a pas jugé bon de les faire entrer dans son dictionnaire.

<sup>3</sup> Listy filologické l. c.

<sup>4</sup> Il se trouve chez Berneker I 615.

<sup>5</sup> Gebauer, Slovník staročeský s. v., Kott, Sl. čes.-něm. I 815, 817. III 144, VI 728, 734, Přísp. II 128. — Ce mot désigne également certaines plantes aquatiques formant une couche verte à la surface d'eaux stagnantes (Diplotaxis). Ceci peut se rattacher aux significations indiquées plus haut. Par contre, *křez* ,*Sisymbrium sophia*' est probablement emprunté à l'allemand *Kresse* (v. Berneker I 610).

dériver toutes les nuances. Le *-z-* final indique une variante palatale sonore, et c'est ainsi qu'il se rattache, quant à la sonore, au verbe *krėgnoti* et à l'adjectif *krėgъкъ*. Le degré *-ė-* n'est pas surprenant: on le retrouve dans *krėkъ*.

On constate par conséquent que le slave a, en face des verbes lituaniens, un assez grand nombre de formes parentes; seulement elles représentent (excepté *krėgnoti* qui n'est pas, lui-même, primaire) uniquement des noms; les verbes primaires parallèles aux verbes lituaniens se sont perdus sans exception.

Le dictionnaire balto-slave serait donc augmenté de trois nouveaux articles.

Lituanien *vir̃ksti* ∼ slave *abrėsknoti*.

Dans ce cas, nous ne pouvons malheureusement pas poser, les unes à côté des autres, des formes qui s'expliquent à première vue, mais on retrouvera tout au moins une racine identique. De part et d'autre, il s'agit ou de formes se présentant dans un domaine assez limité, ou de formes peu connues. En lituanien nous avons le verbe *vir̃ksti* *vir̃ksti*, devenir jaune, se faner<sup>1</sup> (en parlant des plantes)<sup>1</sup>, *pavir̃ksti* «zu einer Ranke, zum Strohalm werden, d. h. mager werden» et les noms *vir̃kštis* et *vir̃kščià*, feuilles raides et fortes de pommes de terre, de haricots<sup>1</sup>; ou encore, sarments de pois, de houbelot etc. (Nesselmann, Kurschat), paille de pois<sup>1</sup> (*Būga*), puis le factitif *vir̃skinti*, digérer<sup>1</sup> (en parlant de l'activité de l'estomac: *mano pilvas viskų svir̃skina*, mon estomac digère tout)<sup>1</sup>, et finalement le substantif *var̃škė*<sup>1</sup> (Kurschat: *var̃škė*), le lait qui a tourné, le lait caillé après avoir été chauffé et après être devenu épais; la matière qui sert à faire du fromage<sup>1</sup> (Nesselmann, Kurschat), caillebotte<sup>1</sup> (*Būga*).

Le rapport qui existe entre les mots de cette petite famille, à mon avis, s'explique de telle façon qu'il faut admettre comme sens primitif quelque chose comme, être désagrégé, décomposé, perdre sa fraîcheur naturelle, changer son fond naturel dans un sens vers le pis<sup>1</sup>. C'est en se basant sur ce sens primitif qu'on peut comprendre le dessèchement de la verdure des plantes, la mort

<sup>1</sup> *Būga*, *Kalba ir senovė* I 298.

des plantes et la ,digestion' (c'est à dire la ,décomposition') de la nourriture mangée. Le mot *várské* est particulièrement précieux. Il prouve que les mots avec la racine *versk-* servent aussi à désigner la désagrégation du lait, ou encore le produit de cette décomposition, du lait tourné et devenu aigre, c'est à dire le fromage blanc, la cailebotte.

D'autre part je range dans le même groupe des mots slaves du nord qui ont également rapport au lait tourné, aigre, éventuellement au goût rance qui s'y rattache. Il s'agit des mots suivants<sup>1</sup>: slavon-russe *obrězgnuti* ,devenir aigre' (écrit *obrěz-g-*) et *obrězgnuti*, russe dialectal *obrěznuť*, petit-russe *zbrěsknuty*, polonais *obrzasgnąć*, *zbrzasgnąć* (et les postverbaux *brzazg*, *obrzasg*, *obrzaszk*), tchèque *břesk*, *obrěsk* ,goût aigre', et puis les adjectifs *nabrěsklý*, *nabrzlý* (morave et slovaque sous la forme de *nabrěglý*, morave également *navrzglý*).

Il faut tout d'abord remarquer que dans chacune de ces langues on trouve une forme avec le préfixe *ob-*. Nous ne commettons pas d'erreur en l'attribuant même aux formes les plus anciennes: je conçois par exemple le slavon-russe *obrězgnuti* comme \**obrězgnŭti*, c'est à dire *ob-vřzg-nŭti*. La perte de *v* après *b* est normale et une décomposition de ce genre est également usuelle, cf. le tchèque *baliti* ,emballer' de *ob-(v)aliti*, *bahniti se* ,devenir plein (en parlant des moutons)' de *ob-agniti se* et d'autres,<sup>2</sup> en slavon il y a *brěsta* ,res inventa' de *ob-rěšta*<sup>3</sup>.

Il y a un autre cas, attesté dès le slave commun, qui représente une «décomposition fautive» du préfixe *ob-* > *o + b-*; il s'agit de \**blěsnŭti*, \**blěšcati* ,briller, reluire' de *ob-ľěsknŭti*, *ob-ľěšcati*, tel que le prouvent les couples vieux-slave *blěskъ*, *oblěskъ* ,splendeur', croate dialectal *oblisk*, slovène *blěsk*, *oblěsk*, tchèque *blesk*, *oblesk*, polonais *blask*, *oblask*<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Chez Berneker I 85.

<sup>2</sup> Gebauer, *Historická mluvnice jazyka českého* I 424.

<sup>3</sup> Miklosich, *Vergl. Gram.* I<sup>3</sup> 74.

<sup>4</sup> Brückner KZ 45, 44 et 47 parle, dans ce cas-là, d'une simple chute des consonnes initiales (c'est à dire du *l-*); en réalité, il s'agit d'une décomposition fautive.

La plus récente liste des références relatives à cette «décomposition fautive» est donnée par M. Fraenkel KZ 61, 267, note 7.

La deuxième question qui se pose et qui présente un peu plus des difficultés, c'est l'état de la voyelle de la racine. On peut comparer uniquement le slavon-russe *obrъzgnuti* et le tchèque *na-brzlý* (*nabrzglý*), lorsqu'on considère le degré de la voyelle, ou de la diphtongue en *-r*, au lituanien *viršk-*, étant donné que la position du jer primitif après *-r-* peut, en slavon, on le sait, être purement graphique. Mais on se heurte à une véritable difficulté lorsqu'on examine les autres formes qui ne correspondent pas à *\*versk* auquel on s'attend, mais à *\*vrěsk-*, donc une forme que les mots lituaniens n'admettent en aucune façon. Or, même cette forme inattendue s'explique: il y a en effet une série de mots qui sont formés sur un autre *brěsk-/brězg-* qui existe réellement et qui est très ancien. Ils désignent la pointe du jour, par exemple le vieux-slave *pro-brězgъ* 'aube, pointe du jour', tchèque *břesk*, *rozbřesk* id., *rozbřesknouti se* 'se faire jour', polonais *brzask*, *brzazg*, *obrasknąć*. Ces mots ont la racine *brěsk-* qui remonte à l'époque balto-slave. Leur base *brěsk-/brězg-* 'diluculum', ou les verbes en *-ņti* formés sur elle, a attiré vers elle également le verbe *obraskņti* (event. > *obręzgnęti*) 'devenir aigre' et son postverbal (polonais *brzazg*, *obręzazg*), et leur a imposé sa forme phonétique, c'est à dire une voyelle longue après la liquide. Une action en sens inverse paraît se produire dans le polonais *obrasknąć* 'devenir clair', c'est à dire pour le préfixe *o-* qui ne s'explique pas dans des verbes de ce genre, mais qui est venu de *obręzaznąć* 'devenir aigre'<sup>1</sup>.

En attendant, la racine *versk-* est balto-slave au meilleur sens du mot, vu que nous ne connaissons encore aucun autre mot parent dans d'autres langues<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Brückner a rattaché *brězg-* 'devenir aigre' à *prěsnъ* (de *\*prěsk-nъ* d'après lui) 'azyme, sans levain' (en parlant du pain); mais il a tort, précisément parce que dans ce cas il s'agit d'un manque de fermentation'. Tout ce que Scheftelowitz écrit à propos de ce verbe (IF 33, 149 sq.) est également inexact.

<sup>2</sup> Būga l. c. a fait entrevoir l'hypothèse qu'il y a un rapport entre ce mot et *verdu virti* 'bouillir, bouilloner' qu'il faut rejeter, «sans indiquer de raison». De même, la tentative de Scheftelowitz KZ 56, 187 est entièrement erronée.

Lituanien *kežėti* ~ slave *-kaza, kaziti*.

M. Brückner, autrefois, a proposé<sup>1</sup> d'identifier le mot slave *chabъ* ,mauvais, faible', *chabiti* ,gâter' avec le lituanien *skóbas*, aigre', *skóbtī* ,devenir aigre'. Dans mes «*Studie*» 89 sq. j'ai repris cette comparaison que M. Brückner a proposée et j'ai essayé de l'approfondir. Je continue à considérer ce couple comme juste. *Skóbas* = *chabъ* signifie un goût aigre, et plus exactement un goût aigre qui n'est pas agréable, qui est propre aux mets conservés pendant un certain temps, lorsque ceux-ci commencent à se gâter. Le passage sémantique de ,goût désagréable' à ,se gâter' se conçoit sans peine si l'on se rappelle par exemple l'adjectif allemand *derb* et le verbe *verderben*.

Dans l'évolution ultérieure, l'idée ,se gâter' s'applique à une matière quelconque et ne se borne pas à la nourriture et aux boissons; elle s'emploie pour tout ce qui peut être gâté, abîmé, sali, tronqué. Nous avons un autre exemple de ce genre dans la famille se rattachant au verbe lituanien *skirbtī* ,devenir aigre'. Ici, nous retrouvons sans aucun doute le sens primitif du mot, parce que nous sommes dans le domaine des choses concrètes, dans le domaine qui touche de très près aux intérêts des hommes, c'est à dire à la nourriture, au problème de la conservation des vivres se gâtant facilement, problème qui, dès les temps les plus reculés, était réellement grave. Maintenant, partons de ce sens primitif! On peut y joindre le lette *škerbs* ,âpre, acerbe', puis le vieux-slave *štrъbъ* ,mançus', lit. zémaite *nu-skurbęs* ,raboutri', russe *skórbnuť* ,se dessécher, se faner, se rider, souffrir'<sup>2</sup>.

Après cette introduction nous pouvons examiner le couple figurant dans le titre de ce paragraphe. Parmi les mots qui s'y rattachent, il faut prendre comme point de départ ceux du lituanien. Il est vrai qu'ils ne présentent pas la forme primitive, mais le sens primitif y est certainement intact. Il s'agit du verbe *kežù kežėti* ,devenir aigre' (Juškevič, Niedermann), duquel a été dérivé *kėža* ,fromage blanc fait avec du lait caillé' (Jušk.), *kėžas* id. (Kurschat,

<sup>1</sup> KZ 51, 238.

<sup>2</sup> Il s'y joint une série des mots désignant ,dommage, cicatrice, fissure', v. Trautmann 266.

Miežinis) et *kežėtys* ,la plante Equisetum palustre' (dans le dialecte de mon pays en Bohême orientale cette prêle se dit *kyselice*, mot qui correspond, quant au sens, au terme lituanien; l'herbe des prairies marécageuses contenant cette prêle s'appelle généralement *kyselá tráva* ,herbe aigre').

Il y a certainement un rapport étroit entre ce *kežėti* et le slave *kaž kaziti* ,gâter, abîmer' issu probablement du substantif *-kaza*, attesté fréquemment dans les différentes langues slaves. Le sens de ce mot par rapport au sens du lituanien *kežėti*, après ce que nous avons dit plus haut, n'a plus besoin d'être expliqué.

Mais je conteste qu'il existe un rapport entre *kaziti* et *čeznėti* tel qu'on le proclame toujours. Là encore le sens s'oppose à ce rapprochement. Si nous admettons que le lit. *kežėti* et le slave *kaziti* appartiennent l'un à l'autre, nous devons nous attendre pour *čeznėti*, vu son degré *-e-*, à une signification proche de la lituanienne. En réalité, le sens est tout à fait différent; j'avoue que je ne puis trouver de lien sémantique entre ,disparaître' et ,gâter, abîmer'. La seule chose à faire, c'est de séparer complètement *čeznėti* de *kaziti*. Sur *čeznėti* v. page 29.

Mais la «racine» *keg-* de *kežėti* n'est pas isolée. Il existe un autre lien étymologique. M. Lidén<sup>1</sup> a relevé en lituanien toute une famille de mots à *g-* initial, par exemple *gyžtù gižau gižti* ,tourner (en parlant du lait)', *gižùs, gižas, gaižùs* ,rance etc.' (ajoutons-y lette *gaižs* id.)<sup>2</sup>, *gaižtù gaižau gaižti* ,devenir rance', *giežiù gięšti* (žém. *geįšti*) ,brûler (en parlant de l'œsophage)'. Ces mots-là indiquent une racine *geig-*; c'est ainsi qu'elle se présente tout au moins en lituanien. M. Lidén a essayé de trouver des mots parents en celtique et en arménien; le sens primitif serait, d'après lui, ,piquer'. Mais on n'est pas obligé de le suivre jusque là. Restons sur le sol baltique et slave. Je voudrais, ici, attirer l'attention sur le fait qu'on a, à côté de la racine à diphtongue en *-i*, des mots à diphtongue en *-u*: lit. *gaužóju gaužóti* ,devenir rance' (se dit des aliments et des boissons qui commencent à se gâter); *kaužóju kaužóti* id.

Ces mots *gaužóti* et *kaužóti* ont un correspondant exact, en

<sup>1</sup> KZ 61, 1 sq.

<sup>2</sup> Endzelin, Filologu biedrības raksti 13, 163.

ce qui concerne le sens, dans le verbe *kysati* ,devenir rance', comme l'a fait remarquer M. Janáček<sup>1</sup>. Il va sans dire que *kysélъ* ,aigre' fait partie du même groupe. Le rapport *kysati/kysélъ* correspond aux couples en -*óti/-éti* fréquents en lituanien ; seulement dans ce cas la forme en -*éti* n'est pas conservée en lituanien. Ce couple démontre que là encore il existait des formes apophoniques différentes. Quant au consonantisme, ce couple aurait pu figurer au chapitre I.

Il semble pourtant que pour le lituanien nous pourrions établir les « racines » suivantes: *keǵ-*, *geiǵ-*, *k/geuǵ-*.

Pour que la série soit complète, on serait heureux de trouver encore la forme *geǵ-*. Quoiqu'elle manque en lituanien, on pourrait peut-être supposer son existence. Avant de pouvoir indiquer le verbe en question, nous rappellerons de nouveau le fait que dans les mots groupés par M. Lidén l. c., il y a deux significations: d'une part ,tourner, devenir aigre' (en parlant du lait), d'autre part ,causer des brûlures dans l'œsophage' (*mán gerklė gāĩšta* ,une chose me cause dans la gorge un goût aigre' et puis *giēsti* = all. ,kratzen im Halse'). Or, le slave a précisément une racine qui a le même sens (,avoir un goût aigre dans la gorge'), à savoir *žeg-* (de \**geg-*). Le dérivé du slave commun *izgaga* ,brûlures d'estomac, brûlures dans l'œsophage, dans la gorge' prouve que c'est ici qu'on a la signification originaire. L'histoire de cette racine et de sa signification en slave était probablement la suivante: il existait, premièrement, une racine *deg-* ,brûler' (trans. et intrans.) (cf. *degъtъ* = lit. *degūtas* ,goudron', lit. *degū degti* ,brûler'), pour désigner l'action de brûler (extraire le goudron du bois etc.). Deuxièmement, il existait une racine *gey-* ,causer un goût aigre dans la gorge' (peut-être aussi ,tourner' en parlant du lait), avec le dérivé *izgaga* ,goût aigre dans la gorge', qui ne signifie nulle part ,brûler' en parlant du feu, ni rien de ce genre, mais uniquement ,brûlures d'estomac'; par conséquent, cette racine-là est ancienne. Ces deux racines (*deg-* et *gey-*) se sont fondues, la racine *gey-* l'a emporté et elle a, de ce fait, deux sens différents<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> V. page 12.

<sup>2</sup> On prétend généralement que la racine *žeg-* s'est formée en slave de *deg-* par la voie phonétique. Miklosich (Et. Wb. 407), seul, dit très justement (comme souvent) que c'est à tort si l'on confond les deux racines.

Quel est le rapport entre ces deux racines, c'est à dire entre balto-slave *keġ-* (*kežġti*, *kaziti*) et slave \**geg-*? Nous ne sommes pas obligés de les réunir quoique ce jeu d'alternances consonantiques serait fort bien compréhensible. Mais même en les séparant, la racine slave nous aide à expliquer le fait que les verbes baltiques cités par M. Lidén ont une double signification. Sommes-nous par conséquent autorisés à voir dans lituanien *geiġ-* une forme \**keiġ-* plus ancienne qui, sous l'influence de la racine \**geg-* perdue (en lituanien), se serait sonorisée et aurait abouti à *geiġ*?

Quant à *k/geuġ-* (*kaužoti/gaužoti* — *kysati*), ici encore la sourde semble plus ancienne. On ne peut nier le rapport entre *kysati*, 'devenir aigre, tourner' et *kvasъ*, 'ferment'. Ce *kvasъ* est quelque chose de très ancien. Quoiqu'on soit obligé de rejeter l'hypothèse qui le rattachait au latin *cāseus*<sup>1</sup>, le mot *kvasъ* en lui-même indique une apophonie préslave très ancienne. La «racine» *keuġ-* ne peut être rattachée à *kvasъ* autrement qu'à l'aide d'une base *keueġ-*. Heureusement nous trouvons des circonstances analogues pour une autre racine ayant le même sens. M. Lidén l. c. a démontré le lien sémantique unissant la notion de 'tourner' (*drehen*, *quirlen*) et celle de 'coaguler' (cf. français *tourner* en parlant du lait). De la racine *tuer-*, 'tourner' (= indiquant le mouvement), il fait dériver d'une part grec *τύρος* et avest. *tūiri-*, 'lait tourné, petit-lait', d'autre part ossète *an-taun*, 'rendre aigre', *tvag-āxsir*, 'lait caillé' etc., les formes ossètes remontant à *tav-* (= \**tāu-*). Si l'on parvient réellement à démontrer la possibilité d'une «base» *tāue/or-* (M. Lidén promet de revenir sur cette question), on pourra également expliquer d'une manière satisfaisante le mot slave très discuté *tvarogъ*, 'fromage blanc (caillebotte)' en partant de matériaux indoeuropéens<sup>2</sup> (*tyōr* + *ogъ*

<sup>1</sup> Ernout-Meillet, Dict. étym. de la langue latine s. v., Ernout BSL 30, 114.

<sup>2</sup> Le mot *tvarogъ*, on le sait, a été expliqué soit comme un emprunt au turco-tatare, soit comme un mot indigène. Pour la bibliographie, v. Niederle, *Život starých Slovanů* I 163, 167. La racine *tuer-* de Lidén est identique à *tuer-* J. de Walde-Pokorny I 749. Il faudrait donc, sous cette racine, citer les mots qu'on trouve chez Walde-Pokorny I 710 (avest. *tūiri*, grec *τύρος*), ainsi que *tvarogъ* que M. Janko à rattaché à un autre *tuer-* (= *tuer-* 2. chez Walde-Pokorny) (vieux-slave *tvoriti*, 'faire, former'). Il n'y a pas lieu d'entrer ici dans le détail.



suffixal). Or, *kvasъ* a le même vocalisme que *tvar-* (> *tvar-ogъ*). Il est difficile d'établir dans lequel de ces deux mots *-va-* est plus ancien; pourtant il est hors de doutes que les deux mots se sont influencés mutuellement, l'un et l'autre représentant un terme technique du même domaine économique. Dans les deux cas, on peut concevoir *ū* (*kysati*, *ὑπόδος*) comme degré faible d'un vocalisme dissyllabique. Ce fait semble indiquer que *kysati/kaužōti* se trouve, quant à *keǰ-* et *geiǰ-*, un peu à part. Mais ce mot pouvait exercer une certaine influence sur la forme consonantique des deux autres racines.

Lituanien *kaivinti* ~ slave *cévēti*, \**céviti*.

Nous commencerons encore par les mots slaves. Il s'agit de mots fort intéressants, et on peut dire que d'une manière générale presque tous les mots à *c-* initial sont intéressants. Voyons d'abord le dialecte slovaque du tchèque où, semble-t-il, le sens primitif de ce verbe s'est le mieux conservé. Il s'agit du verbe *civiel* qui est courant en Slovaquie centrale d'une part avec le sens 'être béant' (*civie srdce prázdnotou* 'le coeur est vide'), d'autre part avec le sens 'dépérir, languir, décliner'. C'est ainsi qu'on trouve par exemple la tournure suivante: *kedy... tvár zcívěnú zabarvú malovaním zory* (Hviezdoslav, Spisy I 288) 'quand il faut, par la couleur de l'aube, colorer le visage maigri'; — *Kde sa to len berie taká horúčosť v tak vycívěnom tele!* (Čajak, Pred oltárom 220) 'd'où vient une telle fièvre dans un corps aussi maigre!'. Nous trouvons même l'adjectif *civý* qui pourtant n'est peut-être qu'une création poétique (Hviezdoslav VI 199) et qui a le sens 'maigre, décharné'. Pour *vycívěný* Kálal indique le sens suivant: 'décharné, desséché, épuisé, sec'. Ce qui est extrêmement important, c'est que le verbe *vyciviel* ne s'emploie pas uniquement avec le sens 'maigrir', mais aussi comme verbe transitif, par exemple en parlant de la terre, dans le sens 'épuiser le sol'. Tel que ce verbe se présente dans ces formes slovaques, il s'accorde, au point de vue du sens, très bien avec le polonais: *cewieć, cewać, cywać, cywić* (*ciwić*); dans les dialectes polonais, il signifie 'se dessécher, maigrir, être gravement malade (sur le point de mourir)', et même 'crever' (en par-

lant des oiseaux). Le même sens se retrouve dans *wycywieć* (,crever'). En outre, le polonais présente une variante sémantique spéciale: *cewać* s'emploie également dans le sens de ,être assoupi, sommeiller par ennui'. Cette nuance s'explique facilement: elle désigne l'état dans lequel se trouve un homme épuisé, incapable de se maintenir dans l'état de fraîcheur et d'attention. Cette variante, pour nous, est particulièrement précieuse: elle explique en effet le haut-sorabe *cowac* ,rêver' et le bas-sorabe *cowas* ,rêver, sommeiller'. En tchèque, l'évolution a été un peu différente; *civěti* a une nuance nettement péjorative: *civěti* (*na někoho*) veut dire ,regarder quelqu'un sans comprendre, stupidement, les yeux grands ouverts' et puis ,fixer le vide, rester sans rien faire'. Le fond de l'idée est qu'on regarde les yeux grands ouverts. Ce sont des yeux ainsi grands ouverts qu'on peut appeler en slovaque *vycivené* (cf. plus haut slovaque *civief* ,être béant = largement ouvert') et c'est là le lien qui unit le sens des mots slovaques et des mots tchèques.

Le verbe était probablement \**cěvěti* (intransitif), *cěviti* (transitif). La forme \**cěvěti* qui, de bonne heure, a dû passer à *cěviti*, nous est garantie par le polonais (*cewać*) et, en ce qui concerne le -ě- de la première syllabe, aussi par le sorabe où un autre mot, \**cěva* ,tuyau' se dit *cowa*. D'autre part, l'appartenance au type *typěti* est garantie d'une manière tout à fait évidente par le tchèque (*civěti*, slovaque *civief*). L'existence d'un \**cěviti* transitif (4<sup>e</sup> classe) ne fait pas non plus de doute, le slovaque en particulier la prouve par une nuance du sens. Il y a pourtant une petite difficulté: c'est le -i- de la première syllabe. Mais cet -i- ne peut pas être ancien, parce que le slave n'admet pas un ancien -i- après c- dans les mots vraiment anciens, si l'on ne tient pas compte de trois ou quatre onomatopées.

C'est ainsi que \**cěvěti*, \**cěviti* se présente comme un mot du slave occidental nettement limité à ce domaine. Il exprimait un état où un être perd ses forces ou la vie par épuisement, où un vide intérieur remplace le fond sain, où le fond est rongé par une détérioration intérieure.

En baltique, le mot parent c'est lituanien *kavinti* (*nu-*, *parkavinti* Juškevič II 14). Dans le dialecte žemaitė il a la forme *kāvinti* (ib. 61). Les exemples cités par Juškevič concernent l'épuisi-

sement du sol: *tu kāvini žemę be mėsła*, tu épuises le sol sans engrais', *žemė, keliumetiniu valumu įvairių augmenų nenukaivinti; nereikalau nekokia mėsła*, un sol non épuisé parce que pendant quelques années il n'est pas obligé de produire une moisson (= qu'il reste en friche), n'a pas besoin d'engrais'. Ce sens donné par Juškevič s'accorde admirablement avec le slovaque qui dit également *vyciviel zem*, épuiser le sol'.

Je n'hésiterais pas à reconnaître la même base dans le slave *цѣвъ* (plus tard *цѣва*) 'tuyau, bobine'. Le rapport avec le lituanien *šėvā* 'bobine de la navette de tisserand', lette *saiwa* est évident, par contre les mots cités par M. Berneker s. v. comme verbes parents (\**skhēj-*, fendre') sont tout à fait inadmissibles, pour la simple raison qu'on n'obtient pas une *цѣвъ*, un tuyau en fendant quelque chose<sup>1</sup>. Par contre il peut très bien exister un rapport entre *цѣвъ* et *kāvinti*, étant donné que *kai-v-* signifie 'dessèchement intérieur, vide intérieur'. C'est pourquoi le rapport entre les mots *цѣвъ* et *цѣвити* paraît très probable. Bref, on aurait un *k-* «dépalatalisé» en majeure partie de cas, surtout en slave, ce qui est régulier<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> C'est aussi M. Brückner (Sl. etym. s. v. *cew*) qui a exprimé les doutes (par un point d'interrogation) sur la prétendue parenté de *цѣвъ* avec *skhēj-*, fendre'.

<sup>2</sup> Voir aussi Agrell, *Zwei Beiträge zur slav. Lantgeschichte* (Lund 1918) 17.